



Michèle Delaunay



Virginie Calmels

PAROLES DE FEMMES ENGAGÉES



Christine Best



Ovidie



PESSAC

CITÉ FRUGÈS

Quel avenir pour
Le Corbusier ? ■ P8

■ **PORNO** ■ P12

TÉMOIGNAGES SOUS X

■ **GRAND STADE** ■ P16

HANDICAP : ON VALIDE !

■ **LEAK** ■ P23

LE PHÉNOMÈNE DES FUITES D'ALBUMS

Sommaire

- 2 **CLÉS DE L'ACTU**
Départementales
- 3 **OVIDIE**
Questionnaire de Proust
- 4 **GRAND ENTRETIEN**
Virginie Calmels & Michèle Delaunay
- 6 **POLAROID**
Instantanés menacés ?
- 7 **ILÔT CHEVERUS**
Du journal au shopping
- 8 **CITÉ FRUGÈS**
Où est l'esprit Le Corbusier ?
- 10 **STRAIGHT EDGE**
Une tribu divisée
- 11 **COOK & GO**
Les ateliers culinaires
- 12 **PORNO**
Banal mais encore tabou
- 14 **DON DU SANG**
Payé pour donner ?
- 15 **AUTO-STOP**
Tué par le covoiturage ?
- 16 **GRAND STADE**
Le handicap aura sa place
- 18 **ANGOUÛME**
Des jeunes à la page
- 20 **LA SEMAINE DE LA PRESSE**
- 21 **CRITIQUES**
- 23 **FUITES MUSICALES**
- 24 **JÉRÔME FERNANDEZ**

Journal école de l'Institut de Journalisme Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit
Directeur de la publication : François Simon

Directrice de rédaction
Marie-Christine Lipani
Directeur artistique
Cyril Fernando

Rédacteurs :
Émilien Gomez, Benjamin Pietrapiana, Laura Prat, Adrien Vicente, Alice Fimbel-Bauer, Anissa Harraou, Juan-Camilo Palencia, Camille Lafrance, Maxime Turk, François d'Astier, Quentin Fruchard, Nalini Lepetit-Chella

Photos de couverture : AFP et droits réservés

Contact :
journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
05 57 12 20 20

Impression : PDG - Bordeaux

ijba.fr

DÉPARTEMENTALES CES CANTONS CHANGENT



Parité, cantons, seuils électoraux, tout change pour les prochaines élections départementales. Christine Bost (PS) et Yves d'Amécourt (UMP), candidats présentés à la présidence du Conseil général, nous expliquent le sens de ces modifications.

Nalini Lepetit-Chella



POUR PASSER AU SECOND TOUR, IL FAUDRA MAINTENANT AVOIR PLUS DE 12,5% DES VOIX DES ÉLECTEURS INSCRITS OU FAIRE PARTIE DES DEUX LISTES DE TÊTE. QU'EST-CE QUE ÇA CHANGE CONCRÈTEMENT ?

Christine Bost Ça permet de remettre la nécessité d'aller voter au cœur du débat, et je pense que c'est une bonne chose. Il faut s'interroger sur les raisons qui font que les électeurs ne viennent plus voter. C'est une espèce de punition pour l'ensemble des partis qui n'obtiendraient pas ces 12,5%, et la gauche risque parfois de se retrouver dans des situations difficiles en Gironde. Mais ce qu'il faudrait à mon avis, c'est rendre le vote obligatoire en France.

Yves d'Amécourt Le souci, ce n'est pas tellement ces 12,5%, c'est le taux d'abstention. Ce seuil a été mis en place pour éviter les triangulaires, notamment avec le FN, au second tour. Mais avec 40 % de participation, c'est juste impossible d'être présent au deuxième tour si on n'est pas dans les deux premiers. Le vote FN se développe, c'est pour ça qu'on a tenu à créer une large union de la droite et du centre. Mais la gauche risque d'être éliminée au premier tour dans 6 à 10 cantons.

QUEL EST LE BUT DU REDÉCOUPAGE DES CIRCONSCRIPTIONS QUI A ÉTÉ APPLIQUÉ ?

C. B. L'idée était de remettre un peu de justice dans la représentation de nos territoires. Ce n'était pas tout à fait normal qu'il y ait des conseillers généraux qui représentent plus de 50 000, et d'autres moins de 3 000. Il reste quand même des différences importantes : dans mon canton d'Eysines, il y a 5 communes et 53 000 habitants, alors que dans le canton du Sud-Médoc, il y a 47 000 habitants mais 23 communes. Après, les effets électoraux sont imprévisibles.

Y. d'A. Il a clairement été fait pour favoriser le Parti socialiste. On a déposé des recours contre ce découpage. Il n'a ni cohérence territoriale, ni cohérence administrative, donc sa seule cohérence est politique. Le canton de Pineuilh, sur lequel je me présente, ne respecte pas les communautés de commune. On m'a enlevé trois communes qui m'étaient favorables et on m'en a rajouté deux, dont une m'est défavorable. Au total, si je compte, on m'a enlevé 150 voix.

L'IMPOSITION D'UNE PARITÉ STRICTE DANS TOUTES LES LISTES A-T-ELLE UN SENS SELON VOUS ?

C. B. Aujourd'hui, sur 63 conseillers généraux on est 11 femmes. Quand j'ai été élue en 2001, on était 4. Et en Gironde, on n'est pas parmi les plus mauvais élèves. Comme on n'a pas été capables de s'autoréguler, cette mesure était nécessaire. Et au PS, on n'a eu de difficulté à constituer des listes paritaires dans aucun canton. Après, dans des formations politiques moins importantes ça a peut-être été plus difficile. Quand on est une femme, les implications d'un engagement en politique sur la vie personnelle font parfois peur.

Y. d'A. La parité avec des quotas, c'est l'invention de nos vieux parlementaires, qui pour la plupart sont machos. Ma génération n'a pas de problème avec la parité. Bien sûr, ça va permettre à plus de femmes d'arriver au pouvoir plus rapidement. Mais je pense qu'un jour ou l'autre il faudra revenir à des élections classiques. C'est vrai que comme il fallait trouver un certain nombre de candidates, on est allés à leur recherche. S'il n'y avait pas eu ces quotas, peut-être que les candidats auraient été des hommes.

QUEL EST L'ENJEU DE CES ÉLECTIONS DÉPARTEMENTALES ?

C. B. Le grand enjeu républicain, c'est la mobilisation électorale : il faut que les gens sachent pourquoi ils vont voter et quels sont nos projets. Mais c'est aussi notre capacité à mettre en place des politiques redistributives. Supprimer le département serait une erreur pour l'aménagement des territoires, la proximité, les services publics... Surtout que notre région sera parmi les plus importantes de France. Laisser les compétences sociales aux intercommunalités, ce serait faire comme si Bordeaux-Métropole avait les mêmes moyens financiers que la communauté de commune de la Méduillienne, dans le Médoc. Quant à laisser la métropole en charge de tout, je ne suis pas persuadée que les problématiques qu'elle rencontre soient les mêmes que celles du Nord-Médoc.

Y. d'A. L'enjeu en Gironde, c'est le changement de majorité. Pour ça il faut gagner des cantons, pour nous, il faut gagner le département. À une échelle nationale, il faut montrer à l'État qu'on peut faire des économies sans supprimer le département. Ça n'aurait pas de sens de fusionner les départements dans notre future grande région de 6 millions d'habitants. Et transformer le département en syndicat de communautés de communes, à mon avis, ce n'est pas possible : le pouvoir serait forcément à la métropole puisque le monde rural pèserait très peu. Et puis les logiques rurales et les logiques urbaines ne sont pas les mêmes. L'intérêt du département, notamment en Gironde, c'est d'être le trait d'union entre la métropole et les zones rurales.

PORTRAIT DÉCALÉ OVIDIE

Ovidie est une réalisatrice et une ancienne actrice de films porno. Aujourd'hui plus connue comme écrivaine et journaliste, elle se définit comme une féministe pro-sexe.

Elle s'est prêtée pour *Imprimatur* au jeu du questionnaire de Proust. Chauffe Marcel !

Propos recueillis par Camille Lafrance

SI VOUS ÉTIEZ UNE QUALITÉ ?

La persévérance. Par exemple, sur le coup du féminisme pro-sexe, il y a 15 ans, quand j'en parlais, je me prenais des bâches. On me disait que ça ne pouvait pas fonctionner, et que de toute façon le porno, c'est pour les hommes par les hommes. Mais aujourd'hui, tout le monde s'accorde à dire qu'il y a l'émergence d'un porno féministe.

UN DÉFAUT ?

L'absence de confiance. Je suis constamment en train de mettre en doute mes capacités.

CE QUE VOUS VOUDRIEZ ÊTRE ?

Une orque. Cet animal me fascine, j'aime beaucoup son fonctionnement. Il vit en famille, est relativement monogame, et navigue dans les eaux très froides, ce qui me convient très bien.

SI VOUS ÉTIEZ UN OBJET ?

Une caméra.

DE LA NOURRITURE ?

Du tofu. Je suis vegan.

UN LIVRE ?

Circonfession de Derrida. Sa lecture m'a chamboulée physiquement, m'a presque rendue malade.

UN FILM ?

The Tree of Life de Terrence Malick. Je me pose constamment des questions sur la grâce.

UNE ENVIE ?

Une envie de crème chantilly vegan (*rires*).

UNE PARTIE DU CORPS ?

L'utérus. Toutes mes obsessions ont toujours tourné autour de l'utérus. Si je m'appelle Ovidie, c'est parce que ça renvoie à l'oeuf, à la matrice, entre autres. Pour moi, énormément de luttes féministes se jouent là, à cet endroit, à propos de la contraception ou de l'avortement, mais aussi sur les questions de liberté de l'enfantement.

UNE IDÉOLOGIE ?

Le nihilisme. Je n'ai foi en aucune idéologie.

UNE THÉORIE ?

Le féminisme pro-sexe, sans hésitation. À la différence du reste du féminisme, il n'est pas exclusif, en particulier à l'égard des travailleurs du sexe, de l'ensemble des métiers du sexe comme la pornographie. Il part du principe que tous ces territoires sexualisés doivent être réinvestis et ne pas être uniquement laissés aux mains des hommes.

UNE LANGUE ?

Le danois. C'est une langue qui me fascine. Outre le français, c'est une des rares langues que je prends un véritable plaisir à étudier.

UN PAYS ?

La Norvège. C'est un pays qui me touche, rien que de me promener dans la nature, c'est suffisant pour se sentir bien.

VOS HÉROS DANS LA VIE RÉELLE ?

Ça a été, jusqu'à sa mort, Elizabeth Taylor que j'ai énormément admirée. Il y a aussi Annie Sprinkle¹ qui a été ma source d'inspiration première quand j'ai décidé de faire ce métier.

SI VOUS ÉTIEZ UN SCÉNARIO CLICHÉ DE FILM PORNO ?

Un scénario du genre de *L'amant de Lady Chatterley*. En gros, la nana qui s'éprend d'un type un peu bourru qui n'est pas de sa condition sociale.

VOTRE DEVISE ?

Aide-toi, le ciel t'aidera.

1. Annie Sprinkle est une performeuse féministe américaine qui a commencé sa carrière en tant qu'actrice porno dans les années 70.



FEMMES POLITIQUES,

L'une est une proche d'Alain Juppé, dont elle est l'adjointe au maire chargée de l'économie. L'autre est socialiste et a été ministre de Jean-Marc Ayrault. Malgré leurs divergences politiques, **Virginie Calmels** et **Michèle Delaunay** ont un point commun : ce sont des femmes venues à la politique après une carrière dans un tout autre milieu. À l'occasion des 70 ans du vote des Françaises, elles partagent leur avis sur l'engagement au féminin.

VIRGINIE CALMELS

« JE CROIS PLUS À L'EXEMPLE QU'ÀUX MESURES »

Vous venez du monde de la communication, des médias. Qu'est-ce qui vous a poussée à vous engager en politique ?

Ce qui m'a poussée, c'est d'abord parce qu'Alain Juppé me l'a proposé. Débuter en politique aux côtés d'un homme d'État, et à Bordeaux, qui est ma ville natale, est une chance extraordinaire. J'ai toujours aimé la chose politique depuis que je suis enfant. J'avais pensé qu'un jour je m'investirais en politique, parce que pour moi c'est une mission noble. C'est se mettre au service de la cité, des citoyens, en apportant une expertise et une expérience différentes. Je pensais le faire beaucoup plus tard, et Alain Juppé me l'a proposé pour les dernières municipales, dans ma ville de cœur.

Est-ce qu'il a été difficile pour vous en tant que femme de vous faire une place en politique ?

Ça fait près de vingt ans que je dirige des entreprises. J'ai été directrice générale déléguée de Canal+ à 32 ans puis PDG d'Endemol à 36 ans, et aujourd'hui je suis toujours Présidente du Conseil de Surveillance d'Eurodisney et entrepreneur. J'ai toujours vécu dans un environnement d'hommes. Pour moi, en politique, c'est l'inverse du monde économique d'où je viens : j'arrive dans un environnement où je n'ai jamais vu autant de femmes, puisqu'il y a une vraie parité. Elle est totalement respectée sur la liste, mais aussi au sein des adjoints. C'est la première fois de ma vie que j'évolue dans un secteur où la parité existe et est respectée. Dans les milieux de

puissance économique, et notamment dans les médias, il y a très, très peu de femmes.

Vous considérez-vous comme féministe ?

Je ne dirais pas que je suis féministe. Je considère que les femmes doivent être traitées en fonction de leurs compétences. À travail égal, salaire égal. Ça me semble évident et naturel.

Ce n'est pas ça, le féminisme ?

Je pense que le critère de la compétence ou de la légitimité doit toujours être supérieur à celui du sexe. Ça m'agace qu'on mette trop en avant les femmes quand ce n'est pas légitime. Il est totalement révoltant que des femmes gagnent moins à poste égal, ou qu'elles connaissent des plafonds de verre non justifiés. Mais je ne me qualifierais pas comme féministe, parce que je trouve que ça a un côté « combat » qui me semble un peu dépassé. Aujourd'hui, dans beaucoup de domaines, les femmes peuvent accéder à des postes à responsabilité. Ce n'est pas facile, il y a encore beaucoup de chemin à faire, mais on a quand même beaucoup évolué. Pour moi, le féminisme est un combat de la génération d'avant la mienne, voire « d'avant avant » la mienne.

Ce combat, vous considérez donc qu'il n'a plus lieu d'être ?

Dans l'absolu, ça ne veut rien dire. Cela dépend dans quelles circonstances, dans quel domaine. Je ne suis pas pour la parité à tout crin, dans tout secteur, à tout moment, parce que je pense que ce n'est pas légitime. Dans un environnement où il y a beaucoup de femmes, ce n'est pas normal

que des femmes n'accèdent pas à des postes de direction ; mais dans un environnement où il y a moins de femmes, on va trouver moins de femmes au plus haut niveau de l'échelle, et c'est logique. En politique, on a fait la parité, même si ce n'est pas encore le cas à l'Assemblée nationale par exemple. En politique, où l'on se doit d'être dans la représentation des citoyens, le principe de parité n'est pas absurde, puisqu'on doit représenter la société dans toute sa diversité. Mais la diversité ne se résume pas qu'à la distinction homme-femme. C'est aussi être représentatif de la société sous toutes ses facettes, et là aussi on a encore beaucoup de chemin à faire.

Vous dites que même si on a avancé, il reste encore du chemin à faire. Quelles mesures faudrait-il prendre pour faire ce reste de chemin ?

Je ne suis pas pour les mesures, pour les quotas, la coercition. Je pense qu'il faut être dans le débat, et démontrer la qualité des résultats. Les entreprises qui ont été dirigées par des femmes n'ont pas été plus mal dirigées que par les hommes, bien au contraire. Toutes les études le prouvent. C'est pour cela que les hommes prennent des femmes dans leur entourage : parce qu'ils se rendent compte que c'est agréable de travailler avec les femmes et qu'elles délivrent. Je pense qu'en politique, ce sera la même chose. Plus il y aura de femmes qui exerceront des fonctions à un certain niveau, plus ça va rentrer dans les esprits qu'elles font plutôt bien leurs tâches, qu'elles sont animées par



Hélène Lompech

SES DATES-CLÉS

■ 1998

Entre à Canal+.

■ 2002

Nommée directrice générale déléguée de la chaîne.

■ 2003

Rejoint la boîte de production Endemol.

■ 2007

Devient présidente d'Endemol France.

■ 2012

Nommée directrice générale d'Endemol Monde.

■ 2013

Devient présidente d'Eurodisney.

■ 2014

Élue sur la liste d'Alain Juppé. Devient adjointe au maire à l'économie.

l'intérêt général. Je crois plus à l'exemple qu'aux mesures imposées par l'État.

Avez-vous un conseil pour les jeunes femmes qui veulent s'engager en politique ?

Je crois qu'il faut le faire pour des bonnes raisons, pour défendre des convictions, pour se mettre au service des citoyens et être dans l'intérêt général et pas dans l'intérêt particulier. Il faut avoir envie de servir plutôt que de se servir ! L'important est de ne pas se tromper d'objectif ! Mais là encore je ne fais pas de distinction entre les hommes et les femmes. ☞

REGARDS CROISÉS

MICHÈLE DELAUNAY « JE SUIS UNE FILLE DE LA PARITÉ »

Vous êtes cancérologue, venue à la politique sur le tard. Qu'est-ce qui vous a poussée à vous engager ?

Simplement, on me l'a demandé. On est venu me chercher. 2001, c'était la première liste à scrutin paritaire et on avait besoin de femmes. Comme il y en avait trop peu en politique, on est allé chercher des femmes dites de la société civile. Je travaillais dans les hôpitaux, ce qui est toujours une carte de visite assez positive, et je m'étais toujours intéressée à la politique sans être le moins du monde encartée. Gilles Savary m'a demandé de le rejoindre, et j'ai dit oui parce que ça m'intéressait. La vie politique m'a toujours concernée.

C'est donc par la parité que vous êtes venue à la politique ?

Absolument, je suis une fille de la parité, et j'oserais dire que je m'en flatte. Parce que la parité a permis, par le biais des femmes, de faire venir à la politique des gens qui n'étaient pas des politiciens de carrière, qui avaient fait leur vie professionnelle tout à fait ailleurs. Cela a été un souffle d'air à mon sens pour la politique.

Quand vous vous êtes engagée, avez-vous mis en avant le fait d'être une femme en politique ?

Comme j'étais la première femme sur la liste de Gilles Savary, j'ai créé un mouvement qui l'a accompagné et qui a perduré ensuite, qui s'appelait FéminiCité : la place de la femme dans la cité qui illustre les enjeux du féminisme au XXI^e siècle, qui ne sont pas les mêmes qu'en 1935.

Propos recueillis par

François d'Astier & Adrien Vicente

Quels sont ces enjeux du féminisme du XXI^e siècle ?

Premièrement, des enjeux sociaux. Il y a encore beaucoup de femmes pauvres et seules. Il faut se demander pourquoi et quoi faire pour que ce ne soit pas le cas. Deuxièmement, s'interroger par exemple sur le problème des familles monoparentales, qui sont à 95% des femmes. Quelle claquette pour les hommes. Pourquoi toujours les femmes ? Et puis des dangers culturels et culturels, où on voit en effet une sorte de régression de ce point de vue. Des femmes, dans notre pays, aujourd'hui, ne peuvent plus sortir de chez elle parce que leur mari emporte le matin la clef de la maison. Je l'ai vécu, donc voilà des choses totalement inacceptables et inadmissibles que l'on doit prendre à bras le corps.

En politique l'an dernier, des femmes politiques avaient relevé sur Internet des phrases sexistes dont elles avaient été les victimes. Est-ce que ça vous est arrivé ?

Tout ça est vrai mais relativement secondaire. Quand une femme est suffisamment cultivée, au sens large de ce terme, et a un bagage de formation et un bagage professionnel suffisant, les hommes qui ont des propos sexuels, elle est bien capable de les renvoyer à leurs chères études, de répondre.

SES

DATES-CLÉS

■ 2001

Adhère au PS. Candidate au Conseil municipal, en deuxième position sur la liste de Gilles Savary. Devient conseillère municipale d'opposition.

■ 2007

Bat Alain Juppé aux législatives, à la surprise générale.

■ 2012

Nommée ministre déléguée chargée des personnes âgées et à la dépendance par Jean-Marc Ayrault.

■ 2014

Quitte le gouvernement et retrouve son siège de députée.



Thibault - Wikimedia Commons

L'objectif, c'est que les femmes, partout, soient suffisamment armées pour remettre ces hommes à leur place, et j'oserais dire, à tirer profit de leurs bêtises.

« ENTRER EN POLITIQUE, POUR UNE FEMME, C'EST UN TRIPLE TRAVAIL ! »

Pour vous c'est donc la responsabilité des femmes de remettre les hommes à leur place ?

Nous avons réclamé l'égalité. Moi, quand je trouve un bêta-sonne ou une

bêta-sonne, je m'estime suffisamment armée pour m'en débrouiller et je n'en ai guère souffert. Il est vrai que je parle cash. Quand je suis devenue députée, j'avais soixante ans. C'est peut-être plus facile d'avoir cette autorité que quand on en a vingt-cinq, mais malgré tout je pense que les femmes doivent apprendre assez jeunes. Elles sont égales, et point final.

À ces jeunes femmes qui ne sont pas rentrées en politique si tard mais beaucoup plus jeunes, des conseils ?

Même conseil qu'aux hommes, je fais assez peu de sexisme. Avoir une expérience professionnelle avant d'entrer en politique. La politique n'est pas un métier, la politique est la repré-

sentation des Français et de ceux qui vous ont élu. Vous devez connaître leurs problèmes et leur vie. Je conseille à tous et toutes, dans le même sac, d'avoir une expérience professionnelle et d'être autant que faire se peut indépendants de la politique. Je n'ai fait que des élections ingagnables. C'était en face de Juppé. Personne ne me donnait gagnante ! Et bien je me disais : « si je ne gagne pas, je suis à l'hôpital le lendemain ». Il faut ne pas dépendre de la politique pour se sentir libre.

Pourquoi n'y a-t-il encore que 14% de femmes maires ?

Reconnaissons un point très concret : c'est que les femmes ont encore beaucoup plus de boulot à la maison que les hommes. Donc entrer en politique, pour un homme, c'est un double travail ; pour une femme, c'est un triple travail ! Il faut le reconnaître, il faut mettre les hommes au boulot à la maison. Les jeunes générations commencent un peu, prudemment, à évoluer.

Des mesures concrètes à prendre ?

Faciliter l'égalité à tous les niveaux. À l'école avec l'activité sportive sportive par exemple – ça ne paraît rien mais c'est très important –, faciliter tous les moyens d'émancipation dans un sens très positif. ☞

INSTANTS DÉCISIFS POUR LE POLAROID

Avant le selfie, il y avait le polaroid. Le bruit du déclencheur, un roulement sourd et cette photo qui vous tombe dans la main. L'outil idéal pour immortaliser une soirée. En 2008, la firme américaine arrête sa production de pellicule. Les fans s'organisent pour sauver un objet en voie de disparition.

Quand elle prend en photo un modèle avec son appareil, Aurélie frissonne. « *Qu'est-ce que ça va donner ?* » Un mélange de peur du ratage et d'excitation. À environ 20 euros les huit clichés, on n'a pas trop envie de gâcher. Elle glisse le film sorti de l'appareil dans une boîte hermétique qui empêche les rayons de lumière de gêner la réaction chimique. La jeune trentenaire essaie de ne pas regarder son cliché avant les 45 minutes recommandées, mais l'impatience prend le dessus. Au bout de 15 minutes, elle jette un coup d'œil coupable dans sa petite boîte noire pour vérifier le résultat. Ce coup-ci, ça passe ! Un rituel quasi-religieux pour un objet culte. À la fois un jouet de gosse et un moyen d'expression artistique. Quand elle rate, elle ne recommence pas systématiquement. Le charme du polaroid, c'est aussi de savoir accepter les défauts du cliché. En deux ans de pratique, elle a déjà une douzaine d'appareils. Son objet fétiche : un Cambo mini-portrait. Le gros appareil propose une alternative aux cabines Photomat. Elle montre les résultats de

Aurélie crée des quadriptyques avec son Cambo. 4 photos sur un même cliché



François D'Astier de la Vigerie

ses différents shootings polaroid avec fierté : « *je garde tous mes clichés et tous mes appareils* ». Pas de Photoshop avec le polaroid. Cela ne l'empêche pas de retoucher. Elle découpe le cadre blanc avant de plonger l'image dans de l'eau chaude. À l'aide d'un outil, elle gratte pour décoller la pellicule de son support plastique. Reste un fin film de matière gluante qu'elle peut étaler à sa guise ou recoller après séchage. Le transfert d'émulsion est l'une des nombreuses manières de travailler ses « polas ».

« COMME UNE DROGUE »

Éloïse Vene, 36 ans, est professionnelle de la photo depuis plus de 15 ans. Elle travaille entre autres pour *France 3 Aquitaine* et *Marie-Claire*. Si elle a fini par se mettre au numérique par manque de temps, sa préférence va au polaroid. « *En numérique, je suis à la recherche de la perfection alors qu'en 'pola', je me lâche, j'aime la folie que cela apporte. On a l'instantané du numérique et l'objet-image de l'argentique, le meilleur des deux médiums* ». La photographe expose

ses œuvres depuis plusieurs années dans des expositions, mais utilise aussi beaucoup son appareil pour des soirées avec ses amis. Preuve du charme éternel de l'instantané : « *Il y a un phénomène que j'adore regarder. Le cliché sort du polaroid, et les gens le prennent en photo avec leur smartphone* ». Sur les murs de son appartement bordelais, des cen-



taines de photos collées un peu partout. « *C'est comme une drogue* ». Depuis 2013, elle organise Expolaroid à Bordeaux, où les œuvres des artistes bordelais sont montrées au public. Il existe une énorme communauté de passionnés sur Internet. « *Un vrai lien d'amitié s'est créé avec certains d'entre eux* »

FIN DE PARTIE POUR LE POLA

Et cette communauté est aujourd'hui obligée de se serrer les coudes. Lancé en 1948, le polaroid connaît un succès grandissant jusque dans les années 80, où il est petit à petit victime de la démocratisation des appareils jetables, puis du numérique. Fin 2008, la firme américaine, en difficultés financières, détruit définitivement ses machines de production. Un crève-cœur pour les passionnés. « *Je voulais faire une série de portraits de femmes de tous les âges au polaroid. J'ai dû me contenter du numérique* »

« LE CLICHÉ SORT DU POLAROID. MES AMIS LE PRENNENT EN PHOTO AVEC LEUR SMARTPHONE »

LA PROMENADE RASE LE JOURNAL

Les locaux du quotidien *Sud Ouest* se sont déplacés pour laisser place à un chantier monumental : la Promenade Sainte-Catherine. Magasins et appartements remplaceront la rédaction et les rotatives de l'imprimerie. Que reste-t-il de l'esprit *Sud Ouest* sur l'îlot Cheverus et dans la tête de ses journalistes ?

Alice Fimbel-Bauer

La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des mortels ». Quand on parle à Yves Harté, rédacteur en chef du quotidien régional *Sud Ouest*, de la destruction de ses locaux entre la rue Sainte-Catherine et la rue de la Porte-Dijéaux, c'est Baudelaire qui lui vient en tête. Situées sur la rive droite depuis 2013, la rédaction et l'imprimerie du journal bordelais se trouvaient, depuis la création du journal en 1944, au 8 rue Cheverus. Le rédacteur en chef n'est pas nostalgique d'un lieu, mais d'un temps passé et révolu. « *Ce qui me manque, c'est la vie dans les locaux, les habitués qui venaient nous rendre visite, les petits restos où on connaissait tout le monde* », témoigne Thierry Magnol, médiateur de *Sud Ouest*. En 2007, la ville et le journal organisent un concours pour la transformation des anciens locaux, qui « *tombaient en ruines* ». L'équipe Redevco remporte le concours avec Valode et Pistre comme architectes. La démolition du site a lieu en 2011. Des travaux d'une grande envergure commencent

alors pour construire ce qui va devenir à la rentrée 2015 la « Promenade Sainte-Catherine ». Gigantesque, le chantier s'étend sur 28 000 mètres carrés mais reste pourtant très discret. Les commerçants se plaignent malgré tout du bruit et de la grue de plusieurs mètres de haut : « *vivement que ça finisse !* », s'exclame la patronne d'une boutique de lingerie, en partie cachée par les véhicules des ouvriers. Personne n'a pensé à changer la plaque de la rue Cheverus qui indique toujours : « *l'archevêché était au n°8, dans l'hôtel de la Tresne où siège aujourd'hui le quotidien Sud Ouest* ». Désormais, des camionnettes bloquent le passage, des dizaines d'ouvriers travaillent dans les vieux bâtiments de l'ancien archevêché, classé au Patrimoine de l'UNESCO. Les passants jettent un coup d'œil, ralentissent, s'arrêtent même devant le grand panneau qui indique une rénovation en cours. Même le logo « groupe Sud Ouest » se fait de moins en moins lisible. « *C'est dommage de détruire un beau bâtiment comme ça*.

Les magasins ferment un par un au profit de grands centres commerciaux qui détruisent l'histoire », confie Josiane, une Bordelaise.

UNE NOSTALGIE DE FORME

Cet ancien hôtel du XVIII^e siècle, Yves Harté le regrette également. « *C'est un endroit plein de secrets. Des ailes adjacentes, des portes cachées, des soupentes qui n'en finissent pas. Je suis arrivé en 1979 et en partant, je n'avais pas encore tout découvert* ». C'est toute une ambiance, un style de vie, une certaine désorganisation, qui manquent aux journalistes. « *On ne sent plus l'odeur de la poussière* », affirme Thierry Magnol. Pourtant, à l'époque, les employés n'avaient manifesté aucune résistance. La destruction s'est faite sous leurs yeux impuissants. Dès 2001, ils assistaient à la disparition de l'imprimerie. « *Quand ils ont tout cassé, ils ont commencé par le haut et pendant quelques temps, les rotatives étaient à ciel ouvert. Ça me faisait de la peine de les voir tous les jours suspendues dans les airs* », exprime le médiateur. Plus qu'une

résistance aux changements, c'est une nostalgie de forme qui a pris place dans la tête des journalistes et des imprimeurs, installés aujourd'hui au 23, quai de Queyris, sur la rive droite.

Ce lieu central dans la ville, chargé d'histoire, ne sera bientôt qu'appartements « *très chers, un peu bobos* », comme le décrit Thierry Magnol et une succession de magasins qu'on ne trouvait pas tous dans la plus grande rue piétonne d'Europe. Tout cela ancré dans une architecture contemporaine et un design proche de l'environnement : « *une oasis urbaine, telle une respiration dans la minéralité de la ville* », indique-t-on à *Minale Design Strategy*. En attendant la fin de la construction de la Promenade, Margaux Nastorg, chargée du marketing et de la communication à Redevco, promet toutefois de travailler en partenariat direct avec *Sud Ouest* jusqu'à l'ouverture en septembre. Un « *clin d'œil* » sera d'ailleurs fait au journal dans les nouveaux bâtiments, avec d'anciennes lettres d'imprimerie retrouvées dans les anciens locaux.



1949 : les employés impriment le premier *Sud Ouest* Dimanche sur les rotatives de la rue Cheverus.

2015 : La Promenade, qui ouvrira à la rentrée, devrait coûter 105 millions d'euros





Habitation type
gratte-ciel de la Cité
Frugès - février 2015

CITÉ FRUGÈS MAIS OÙ EST LE CORBUSIER ?

De 1924 à 1926, dans la banlieue de Bordeaux, les Quartiers Modernes de Pessac voient le jour. L'une des premières réalisations urbanistiques de Le Corbusier, alors inconnu et encore sans diplôme. Pris aujourd'hui entre une quête inassouissable de l'UNESCO et un renouvellement de population, ce lieu atypique et presque centenaire est animé par des problématiques nouvelles. Saga du lieu.

Malgré la présence d'un chemin de fer à peine caché par un mur, le lieu est calme et résidentiel, sans la connotation bourgeoise et souvent mortifère qui accompagne le terme. Les bâtiments cubiques de couleurs ocre, bleu ciel et vert d'eau adoucissent la luminosité estivale et illuminent l'hiver. Entre les maisons restaurées et celles à l'abandon, il y a le musée de la cité Frugès, une maison de type Gratte-ciel,

Texte & photos
Benjamin Pietrapiana

acquise par la mairie de Pessac. Une façade promotionnelle pour le quartier. Belle, lisse et sans la moindre fêlure, celle-ci ne révèle pas le véritable état de cette œuvre d'art publique, constituée de propriétés privées. En 2009 et 2011, deux refus pour intégrer le patrimoine mondial de l'UNESCO sanctionnaient déjà l'inadéquation entre la réalité et de telles ambitions. Les habitants

du quartier sont dubitatifs. André Bidolet, retraité de 73 ans, affirme que la troisième et dernière tentative ne sera toujours pas un succès. « Ça n'est pas à la hauteur de l'enjeu. Il n'y a même pas une pissotière pour accueillir les touristes ». Sans détour, il s'explique l'échec des dossiers précédents par « l'absence de volonté politique ! » Sous ses yeux, les mairies se sont succédé, mais rien n'a changé.

On ne peut comprendre ces Quartiers Modernes de Pessac

sans en évoquer la genèse. Henry Frugès, industriel sucrier aux tendances arty, peintre amateur et amateur d'art, a été le premier à donner sa chance à Le Corbusier, Charles-Edouard Jeanneuret de son nom de mortel. À la lecture d'un article de *L'Esprit Nouveau*, Henry Frugès s'est dit « frappé par cet auteur, révolutionnaire mais plein de bon sens ». Pour loger les ouvriers des environs, il lui passe alors commande des Quartiers Modernes, en ces termes prophé-

tiques : « je vous autorise à réaliser dans la pratique vos théories, jusque dans leurs conséquences les plus extrêmes. Pessac doit être un laboratoire. Et quant à l'esthétique qui pourra résulter de vos innovations, elle ne sera plus celle des maisons traditionnelles, coûteuses à construire et coûteuses à entretenir, mais celle de l'époque contemporaine. La pureté des proportions en sera la véritable éloquence. » Un défi urbanistique partiellement réussi.

En 1926, dans la cité Frugès, on trouve tous les attributs de l'habitat moderne. À savoir, eau courante, chaude et froide, un chauffage centralisé, un garage et même les premières toilettes chimiques. Autant de caractéristiques qui peuvent nous sembler anodines, mais qui, à cette époque, sont de véritables privilèges pour les maisons d'ouvrier. Mais à côté de ça, des inconvénients procèdent de la logique ultra-rationalisée de Le Corbusier. Les habitants reconnaissent tous que l'habitat n'est pas fonctionnel : il ne comporte aucun rangement. « Amateurs de belles armoires girondines et de commodes Louis XVI, ça n'est pas la peine », s'amuse André Bidolet. Il ajoute que « malgré les volumes restreints, ces maisons ont beaucoup d'attrait. Ce sont de vulgaires boîtes, mais quand vous êtes à l'intérieur, vous n'êtes pas enrhumé. Votre regard ne bute sur aucun obstacle ; il y a une porosité entre l'extérieur et l'intérieur. Si on aime les maisons Bouygues, ça n'est pas le lieu idéal ».

Quid de l'esprit initial des lieux ? Il n'en reste rien. « La cité avait une âme », marmonne André Bidolet. « Elle en a eu une au début, des années 1928 aux années 50. Là, il y avait une population de gens modestes attirée par les prix abordables. Alors, on y trouvait une solidarité et une convivialité qui ont duré jusque dans les années 70. » A présent, les lieux sont différents. « Le renouvellement des populations a changé l'âme du lieu », précise Marc Dehousse de la Commission Frugès au sein du Comité des Quartiers du Monteil. « Avant c'était des classes populaires, pas pauvres. Aujourd'hui, c'est simple, ce ne sont que des bobos. » Une population attirée par l'architecture, les lignes nettes et les espaces francs. Une population qui peut assumer les coûts de rénovation qui dissuadent maintenant les classes populaires d'habiter un lieu qui leur était destiné.

MARC DEHOUSSE HABITANT DÉSENCHANTÉ

Après vingt ans d'implication dans la Cité Frugès à Pessac, Marc Dehousse, fondateur de la Commission Frugès, confie son inquiétude quant à l'avenir de ce patrimoine architectural signé Le Corbusier. L'entrepreneur, sympathique et loquace, nous reçoit dans son entreprise le café à la main. Sur les murs de son bureau, quelques plans de maisons trahissent sa passion corbuséenne.

POURQUOI AVEZ-VOUS
CHOISI DE VENIR VIVRE À LA
CITÉ FRUGÈS ?

J'ai toujours eu un fort intérêt pour la construction. J'ai étudié la technique du bâtiment après avoir laissé mes études d'architecture. Quand j'ai découvert la Cité Frugès, ces constructions m'ont interpellé. Maintenant cela fait vingt ans que j'habite ici. J'ai beaucoup donné pour ce quartier mais aujourd'hui je n'ai plus d'illusions. J'ai décidé de vendre et de partir. Je ne veux pas rester dans un « cerceuil en ciment » (rires).

VOUS SEMBLEZ POUTANT
TRÈS IMPLIQUÉ DANS LA VIE DE
LA CITÉ, QUEL EST LE RÔLE DE
LA COMMISSION FRUGÈS QUE
VOUS AVEZ FONDÉE ?

J'ai fondé la Commission Frugès au sein du Comité des Quartiers du Monteil pour permettre aux habitants de prendre part aux décisions concernant celui-ci. Que ce soit pour les pistes cyclables, les problèmes d'égouts, les permis de construire, l'accueil des touristes... Il s'agit d'un quartier particulier et nous voulons faire entendre notre voix.

D'OÙ VIENT ALORS VOTRE
DÉSILLUSION ?

Le problème est que rien n'avance. Il n'y a aucune volonté politique et un manque cruel de budget ! Il faudrait une vraie réflexion technique sur le quartier, alors nous essayons de créer des partenariats. En ce moment par exemple, des étudiants de Polytechnique originaires de Lausanne viennent à Frugès pour établir un diagnostic technique. Cela n'avait jamais été fait !

Mais le vrai problème est le manque d'unité. Frugès est un for-

Laura Prat

midable patrimoine public détenu par plusieurs propriétaires privés, et chacun a sa propre vision. Il existe un cahier des charges à respecter car nous sommes dans une ZPPAUP (Zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager), mais il n'est pas contraignant et de ce fait, peu respecté. Un jeune couple, par exemple, a récemment acheté une maison. Ils ont tout fait démolir à l'intérieur et ont posé des fenêtres en aluminium. On n'est plus du tout dans le style voulu par l'architecte !

À L'ORIGINE, LE CORBUSIER SOUHAITAIT FAIRE DE CE QUARTIER UNE « MACHINE À HABITER ». LES HABITATIONS DEVAIENT ÊTRE « AÉRÉES, SAINES, PROPRES, GAIES ET SOLIDES, MAIS SURTOUT ACCESSIBLES À TOUS », L'OBJECTIF EST-IL ATTEINT ?

Le quartier est agréable, on s'y

sent bien. Mais les habitations sont froides et humides car mal isolées. La facture énergétique est lourde. Le Corbusier avait un budget limité et il a conçu des cloisons trop fines. Ce sont des habitats populaires conçus sans commodités, ils ne sont plus adaptés à la vie moderne. Il faut compter 150 000 euros de rénovation par habitation. Sur le plan social le projet initial a plutôt échoué. Il n'y a que des « bobos » qui vivent ici.

Certains viennent même du bout du monde !

COMMENT
VOYEZ-VOUS L'AVENIR ?

Je vais quitter le quartier mais je reste impliqué dans cette aventure. Je n'ai plus beaucoup d'espoir, mais j'espère encore un miracle. Une évolution de la législation pour une gestion globale et harmonieuse du quartier. Un mécène passionné. Et pourquoi pas un aménagement écologique ?



Aménagement anachronique d'une habitation gratte-ciel - février 2015

STRAIGHT EDGE ÉTHIQUE DE LOUP SOLITAIRE

Rigoureux et radicaux dans leur idéologie, les « Straight Edge », tribu urbaine issue de la musique hardcore, disparaissent de la scène musicale alternative. Ces vegans solitaires, opposés aux drogues, à l'alcool et au sexe sans sentiment, font face à une relève dévoyée.

Juan-Camilo Palencia

Des tee-shirts à l'effigie des groupes de hardcore, sous-genre musical à contre-courant du punk nihiliste des années 80. Des Nike Air aux pieds. Une croix sur le dos de chaque main et, sur leur peau, des tatouages qui figent leur idéologie : *Straight Edge*. « *Pas d'alcool, pas de drogue, pas de sexe sans sentiment, et véganisme militant* », revendiquent leurs idéologues les plus extrêmes. Des appareils et slogans qui les distinguent bien des autres tribus urbaines. Un mode de vie réservé à quelques-uns. « *Aujourd'hui, si je ne traînais qu'avec des Straight Edge, à Bordeaux ou en France, je le vivrais mal. Il ne me manquerait plus que de mettre des Rangers et de devenir fasciste* », exagère Jean. À 26 ans, cet ancien du mouvement est fidèle à son poste. Il est entouré d'amateurs de hardcore, cette musique qui l'anime. Mais il est seul dans ses idées jusqu'aboutistes. Grande taille. Grande culture musicale. Grande haine. « *Je sais que je suis une caricature de moi-même, en mettant ces tee-shirts. Si tu veux persister dans cette idéologie, tu dois le faire violemment. Pas physiquement ou esthétiquement, mais à travers le son* ». Sa musique est sa came, sa catharsis et sa façon d'en découder. Il a débuté à l'âge de 13 ans, attiré par le hardcore, par ses



Aux États-Unis, on marquait les mains des moins de 21 ans avec des croix à l'entrée des concerts. Les Straight Edge se sont appropriés ce symbole.

guitares agressives. Envouté par ses paroles réactionnaires.

DES ENFANTS DÉSENCHANTÉS, NOSTALGIQUES DU PASSÉ

Hermétiques, quelque peu isolés, ils sont les acteurs d'une sous-culture qui a du mal à prendre son envol en France. « *Je crois qu'on est trois, quatre... C'est dur à dire. On n'est pas nombreux à Bordeaux* », hésite Boubi, musicien de la scène hardcore, tout en allumant une cigarette. Comme Jean, il partage l'esthétique, les goûts musicaux et un tee-shirt noir à l'effigie d'un groupe. Mais la rigueur du « vrai Straight Edge » lui manque : les valeurs des aîeux.

Les pères fondateurs du mouvement, devenu depuis une éthique et un mode de vie, sont bien présents dans la scène musicale hardcore. Des groupes comme Minor Threat (1980) et Youth of Today (1985), ont régi et régissent, encore

aujourd'hui, certains bataillons récalcitrants. Des morceaux comme « Straight Edge » de Minor Threat et « No more » de Youth of Today ont marqué les mentalités avec le refus de l'alcool, les drogues et la promotion du véganisme. Ils étaient les pionniers, à l'origine de ces croix sur le dos de la main, marque qu'on mettait aux moins de 21 ans à l'entrée des concerts aux États-Unis. C'était l'âge d'or. Un âge où des enfants désenchantés, acculés par la misère sociale,

ont réagi et inversé la tendance nihiliste du punk de leur époque. Mais aujourd'hui, tout est révolu. Les « Crews », groupes soudés et homogènes d'autrefois, se sont divisés.

LES « CREWS », GROUPES SOUDÉS D'AUTREFOIS, SE SONT DIVISÉS.

LE SCHISME ET LES « POSEURS » Bordeaux n'est pas exemplaire en matière d'unité dans le hardcore. Le « Crew » y est hétéroclite. Des affinités musi-

cales semblables se côtoient, sans pour autant partager la même idéologie. Les « Old school » (la vieille école), les « Breakdown » (nouvelle tendance musicale au comportement agressif) et les « Anarcho-punks » se partagent la scène. Mais peu d'entre eux assument le « vrai engagement » du Straight Edge.

« *En 2015, j'ai de plus en plus de mal à comprendre pourquoi il y a des gens qui se revendiquent Straight Edge* », assène Jean. Sa musique, qui a gardé l'empreinte du hardcore, a été défigurée, d'après lui, par la relève. Le genre a mué. Le rythme et le style musical restent parfois les mêmes. Mais l'idéologie a été mise à mal. « *Les Beatdowns surjouent. Ils passent volontairement pour des cons. Ils en arrivent même à flirter avec des trucs politiques. Ces mecs-là sont dans une pose. Ils jouent avec l'idéologie* ». Ils surfent, d'après Jean, sur la vague. C'est l'effet de mode. « *À Bordeaux, on ne le fait en aucun cas au nom d'une éthique. C'est resté au passé* ».



Les ateliers « Cook and Go » se sont déjà installés dans 13 villes aux quatre coins de la France.

ATELIERS CULINAIRES COME, COOK & GO

La tendance « *Do it Yourself* » se retrouve jusque dans nos assiettes. Avec des émissions comme « *Top Chef* » ou « *MasterChef* », les ateliers de cuisine se multiplient, et les jeunes sont prêts à payer très cher pour apprendre à préparer de bons petits plats. Dans cette effervescence culinaire, le principe « *Cook and go* » a su trouver sa place.

Coincée entre deux magasins du célèbre Quai des Marques, à Bordeaux, l'enseigne « *Cook and go* » attire l'œil du promeneur. On devine, en réalité, des ateliers qui se cachent derrière les nombreux produits colorés et ustensiles de cuisine. Autour d'un verre de vin ou de jus de fruit, les élèves imitent, sur un grand plan de travail appelé « *flot* », les gestes précis du chef cuisinier, qui se transforme pour l'heure en professeur. Une transmission de connaissances qui se fait dans le rire et l'apprentissage. « *On ne vient pas aux cours pour se faire crier dessus* », explique Daniel Caquelin, gérant de l'atelier. « *Notre devise : que les gens passent un bon moment, mais nous aussi* ».

C'est en suivant l'exemple de son principal concurrent, « *L'atelier des chefs* », que deux copains, Jean-Christophe Menz et Guillaume Schwendenmann, créent en 2006 « *Cook and Go* ». Installés d'abord à Lyon, ils mettent en place des succursales, puis des franchises un peu partout en France. C'est au salon des franchises que Daniel Caquelin, alors chef de vente à Nestlé, achète celle de Bordeaux. Cet ancien directeur de restaurant veut réunir toutes ses compétences, le management et la cuisine, dans un métier. C'est alors

Alice Fimbel-Bauer

qu'il rencontre Pierre Rousseau, passé dans les cuisines du Grand Hôtel et du restaurant Gravellin à Bordeaux. La blogueuse « *Tukibomp* », qui a participé à un atelier samoussa, explique : « *Ce qui m'a impressionnée, c'est que le chef sait énormément de choses sur différentes cultures culinaires et j'étais ravie d'en apprendre autant ce soir là* ».

« TU CUIS, PUIS TU PARS AVEC TON PLAT »

« *Cook and go propose un principe très simple : tu cuis et tu pars avec ce que tu as préparé* », explique Daniel Caquelin. Tous les deux mois, les menus changent. Les produits et les recettes sont adaptés à la saison et à l'actualité. Le Brésil en *guest star* pendant la Coupe du monde ou encore des saveurs asiatiques pour le Nouvel an chinois. « *D'ailleurs le menu Caraïbes au beau milieu des vacances d'hiver marche très bien pour les gens qui cherchent un peu de chaleur* », affirme l'ancien cuisinier. Des menus, loin de la cuisine traditionnelle française, qui attirent beaucoup les jeunes. « *C'est normal, il n'y a pas eu de transmission par les parents qui sont tout le temps au boulot. Avec les émissions « Top Chef »*

ou « *MasterChef* », les 25-35 ans voudraient bien cuisiner, mais ce n'est pas inné », explique le gérant bordelais.

Et les enfants sont aussi conviés à la fête, mais attention : l'esprit n'est pas à la garderie. « *Ils participent, mettent la main à la pâte. C'est un beau moment entre un parent et son gamin. Et puis ça leur permet également de manger des choses qu'ils n'auraient même pas goûtées en temps normal* », explique le chef. Et les « *cooks* » – techniques d'apprentissage – sont également là pour fidéliser les amateurs.

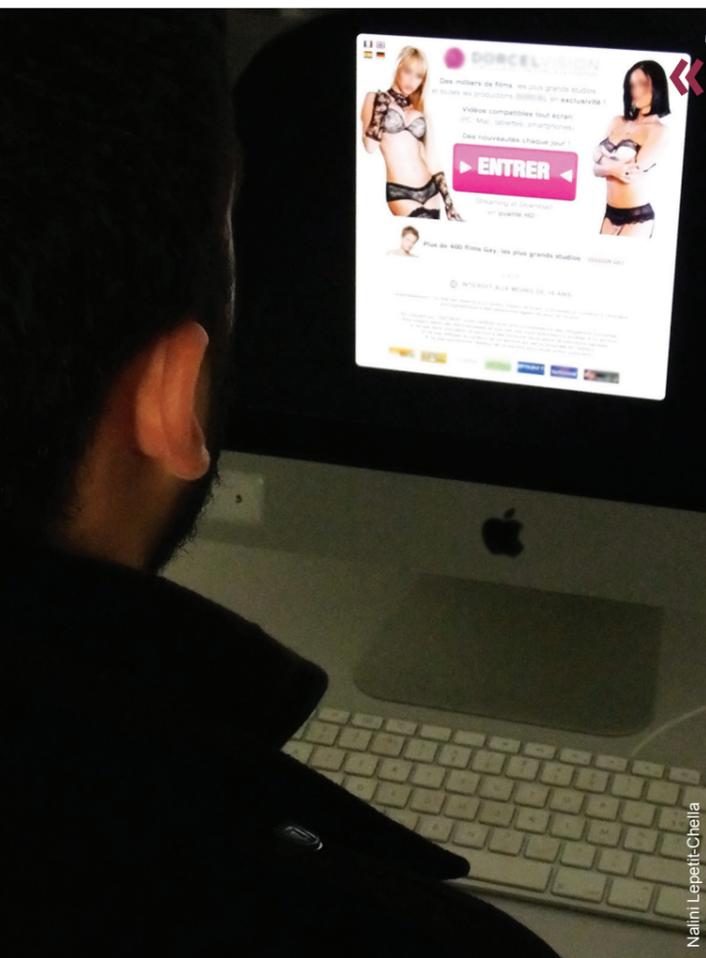
Si ces cours aux particuliers ne représentent que 30 % des recettes de la franchise, malgré des prix assez élevés qui rebutent certains clients, c'est grâce au travail de partenariat avec les entreprises. Séminaire festif ou « *incentive clients* » : une bonne manière de contourner le repas banal de fin d'année, tout en s'amusant. « *Cuisiner ensemble permet de rapprocher les employés. Ils se rendent compte qu'ils sont le maillon d'une chaîne complète. Un ouvrier travaille avec un cadre qui travaille avec son patron, et en général, c'est l'artisan qui est meilleur que ses supérieurs* ». D'ailleurs, la franchise de Bordeaux est loin d'être à la traîne. Classée parmi les meilleures de France, elle doit sa particularité à son magasin.

« *On est les seuls en France à avoir une boutique. Dans les autres ateliers, les produits sont noyés dans les locaux* ». L'atelier, situé dans une zone commerciale très fréquentée, attire de nombreux clients qui ne résistent pas à ces produits au-delà des frontières, pour des cours particuliers en anglais dits « *VIP* ». L'esprit « *Cook and Go* » va tout faire pour conquérir le cœur des *aficionados* de la « bonne bouffe » à Bordeaux.

INFOS PRATIQUES

- Ouvert du mardi au dimanche de 10h à 19h.
- À partir de 29 euros + 10 euros par couvert et par participant
- Hangar 18 du Quai de Bacalan, Bordeaux, 33000
- Téléphone : 05 57 29 44 18

Réservation par téléphone ou sur Internet



Nalini Lepetit-Chella

« UNE PORNOGRAPHIE INCROYABLEMENT RÉACTIONNAIRE »

Patrick Baudry, auteur de *La Pornographie et ses images*, est un sociologue spécialiste des imaginaires sexuels à l'Université Bordeaux-Montaigne. Il nous explique les paradoxes d'une pornographie transgressive mais conservatrice, décriée mais omniprésente.

Nalini Lepetit-Chella

AUJOURD'HUI, LA PORNOGRAPHIE EST TRÈS LARGEMENT DÉMOCRATISÉE. POURTANT, LE X RESTE SOUVENT CONSIDÉRÉ COMME UN PRODUIT SUBVERSIF ET MALSAIN. COMMENT L'EXPLIQUEZ-VOUS ?

La pornographie suscite en fait une grande diversité d'opinions. Mais il est vrai qu'elle est souvent accusée de traiter le corps comme une marchandise, et plus encore d'être dégradante pour les

femmes. Ce traitement s'explique en partie par l'histoire des films pornos : les premiers étaient tournés dans des maisons closes, avec des prostituées comme actrices. Ça installe d'emblée le personnage féminin comme prestataire de services au bénéfice du plaisir masculin.

EST-CE CE QUI EXPLIQUE QUE LES FEMMES CONSUMENT BEAUCOUP MOINS DE X QUE LES HOMMES ?

Lorsque je faisais mes enquêtes pour *La Pornographie et ses images*, j'ai rencontré des femmes qui m'ont expliqué, et je le comprenais, qu'elles trouvaient ça absolument dégoûtant, rabaissant, odieux, rien que l'idée, rien que le mot. Une critique que je trouve pertinente, c'est que la pornographie *mainstream* donne à la sexualité un caractère de domination, d'humiliation et de répression des femmes qui n'est pas nécessaire du tout. Je me dis quelques fois qu'on a une pornographie extraordinairement réactionnaire. Est-ce que j'ai à supporter que Rocco Siffredi plonge la tête de sa parte-

naire dans les toilettes et qu'il tire la chasse pendant qu'il éjacule sur ses fesses ? Est-ce qu'il n'y a pas un vieux fond de culpabilité qui suppose que l'imagerie sexuelle ne peut être que transgressive ?

IL EXISTE TOUT DE MÊME DES PORNOGRAPHIES ALTERNATIVES.

Oui, j'ai d'ailleurs été intéressé par la volonté des *Pussy Power*, un groupe de femmes qui s'étaient réunies pour produire une pornographie différente. Ce groupe avait été lancé par Lars Von Trier, je crois. Ces productions étaient différentes, non pas en termes de contenu des pratiques sexuelles qu'on pouvait

voir, mais les femmes n'y avaient pas le même rôle.

ALORS EST-CE QUE LA PORNOGRAPHIE EST FORCÉMENT NOCIVE ?

Personnellement, je me tiens tout à distance à la fois de la pomophobia et de la pomophilia. Mais en termes d'effets directs, je ne vois pas que la pornographie ait modifié la sexualité des personnes. Dans les films X, toutes les femmes sont bisexuelles, je ne crois pas qu'elles le soient toutes devenues ; tous les couples sont triolistes, je ne crois pas qu'ils le soient tous devenus, etc. Je ne pense pas pour autant que ces images soient parfaitement neutres. La question qui se pose est celle de la distance qui est mise entre cette sexualité fantasmatique et sa propre sexualité relationnelle.

EST-CE QU'ON PEUT CONSIDÉRER QU'ELLE A UNE UTILITÉ SOCIALE ?

J'ai rencontré un jour un des producteurs français de pornographie, le patron des productions Concorde, qui m'affirmait qu'il avait rendu service à des tas de

gens. À l'en croire, la pornographie offrait d'apprendre des techniques sexuelles, d'améliorer sa sexualité, de faire plaisir à l'autre, de découvrir son propre corps, etc. C'était aussi l'idée de déculpabiliser certaines personnes qui se sentaient extraordinairement marginales du fait de leurs goûts en matière de sexualité, le fétichisme par exemple.

COMMENT EXPLIQUER ALORS LE TABOU QUI Y RESTE ATTACHÉ ?

La pornographie est à la fois ce qui se diffuse beaucoup et en même temps ce qui ne se montre pas. Ce qui se consomme et en même temps ce qui ne se raconte pas. Elle est publique et elle appartient à un domaine privé. Elle est à la fois présente et secrète. D'autant plus que cette consommation est privée de fait.

Les cinémas pornos, comme on les appelait, sont fermés. De fait, il n'y a plus de consommation publique, collective.

IL Y A QUELQUES SEMAINES

EST SORTIE L'ADAPTATION DU LIVRE FIFTY SHADES OF GREY AU CINÉMA.

Après l'immense succès du livre, les producteurs espèrent battre des records en salles. Leur intérêt est donc de rester en-deçà d'une interdiction aux moins de 18 ans. ils peuvent avoir éventuelle-

« LE PORNO EST À LA FOIS CE QUI SE DIFFUSE BEAUCOUP ET CE QUI NE SE MONTRE PAS »

ment une interdiction aux moins de 16 ans mais pas davantage, pour que le film soit diffusé dans le maximum de cinémas. Parce que le « ixage » limite immédiatement la diffusion des films. Ça, c'est le premier enjeu. Le second, ce sont les subventions d'État : les films X en sont définitivement privés.

DU PORNO ? OUI MAIS DANS TON DOS

Obscène, sale, dégradante... les qualificatifs ne manquent pas pour critiquer la pornographie. Pourtant, 78% des adultes français déclaraient en juin dernier avoir déjà regardé un film X (Ifop). À la fois inquiétante et largement partagée, cette consommation fait parler d'elle tout en restant un de nos grands tabous. Zoom sur cette pratique aussi commune que cachée.

Le porno, pour moi, c'est comme prendre un verre en rentrant pour se détendre ; c'est du divertissement pour adultes », analyse Maxime*, 25 ans, étudiant en sciences humaines. Il a commencé à consommer du X quelques années plus tôt, après une rupture amoureuse. Pour lui, c'était un moyen comme un autre de se réfugier dans une « bulle irréelle », de penser à autre chose.

Nalini Lepetit-Chella

Regarder une vidéo devient alors comme un rituel, une habitude. « Le soir, quand je n'arrive pas à dormir, par exemple, je vais sur mon ordinateur », raconte le jeune homme.

Quelle différence, alors, avec quelqu'un qui se plongerait chaque nuit dans un roman, ou dans sa série préférée ? Impossible de partager ça avec quelqu'un, pour

Maxime. Avec sa famille, ce n'est même pas la peine d'y penser : « C'est tabou à mort ! Ils le savent, évidemment, mais on n'en parle jamais. » Quant à ses amis ou ses petites amies, ils pouvaient plaisanter à ce propos mais ça n'a jamais été un sujet sur lequel il s'est confié.

« Pendant un repas avec Mé-gane*, ma copine de l'époque, chez sa mère, elle avait passé son temps à faire des allusions à des hamsters parce qu'elle savait que j'aimais bien xHamster, un site de vidéos pornos. Ça nous faisait beaucoup rire », se souvient-il. Mais ça n'a jamais été une pratique que le couple

a partagée : « ça nous aurait mis très mal à l'aise tous les deux », dit-il rapidement, gêné à cette idée.

DÉSHUMANISER L'HOMME ET LA FEMME

Pour Florent Badou, trentenaire et ancien addict à la pornographie, le problème ne vient pas essentiellement de là. « Dans le porno, l'homme est un porte-sexe, et la femme, trois trous », tranche-t-il, catégorique. Marié et père de famille, il administre aujourd'hui le site stopporn.fr, destiné à aider les gens souffrant de cette addiction. Pour lui, le porno comme la

90%

des Français ayant déjà surfé sur un site pornographique l'ont fait sur un site gratuit (Ifop, 2014).

stopporn.fr, destiné à aider les gens souffrant de cette addiction. Pour lui, le porno comme la

masturbation, c'est complètement fini.

Si Marine*, étudiante en master, ne se retrouve pas toujours non plus dans le contenu des vidéos X, elle n'a pas fait le même choix que Florent. C'est son petit ami du moment, Romain*, qui l'a initiée, à 19 ans, à la pornographie. À ce moment-là, elle est intriguée, mais les images qu'il lui montre ne l'intéressent pas vraiment. Ce qui la dérange, c'est le peu de place laissée au plaisir féminin dans la plupart des cas : « les vidéos avec un couple sont vraiment faites pour les mecs », regrette-t-elle. « J'aurais voulu que l'homme soit plus sexualisé, érotisé », résume Marine.

Une fois célibataire, elle choisit de se tourner vers d'autres types d'images. Pouvoir s'identifier au personnage principal est essentiel pour elle. Et ce n'est finalement pas si difficile pour elle de trouver des vidéos avec des femmes « seules », qui lui conviennent mieux.

DU PORNO AU SEXE

Mais les vidéos qu'apprécie Marine ne constituent qu'une petite part du X. La pornographie « *mainstream* », elle, met plutôt en scène des pratiques faites,

selon la jeune femme, pour « exciter les hommes » : des femmes dominées, parfois humiliées et maltraitées. Une des critiques récurrentes faites à ces films est d'augmenter les risques d'un passage à l'acte.

Une idée que Maxime récuse totalement. « Pour moi, ça n'a rien à voir avec le sexe, tout simplement », explique-t-elle. Et il s'en réjouit : « si je raisonnais comme ça, je pense que ma vie sexuelle ne serait pas épanouie ». L'idée même qu'une de ses partenaires puisse tenter de reproduire les pratiques qui peuvent l'intéresser dans les films pornographiques le rebute. À tel point que ça ne lui ferait « aucun effet, au contraire ». Il trouve d'ailleurs « limite malsaine » l'envie de certains de ses amis « que leurs copines se calquent sur le porno ».

Et Maxime se rend compte malgré tout que ces images ne sont pas sans aucun effet sur la sexualité. « Aujourd'hui, la fellation est devenue un passage obligé en quelque

sorte, et je pense que c'est le porno qui a apporté ça », admet cet étudiant. Pour Marine, le X est même devenu une référence plus ou moins consciente en matière de sexe. « J'ai appris comme ça, et maintenant j'en ai un peu besoin », reconnaît-elle immédiatement. Elle s'est aperçue qu'elle recherchait certains schémas du X dans sa sexualité avec son deuxième petit ami. « Il n'en parlait pas du tout et ça me manquait », se rappelle-t-elle.

CONSOMMATION OU ADDICTION ?

Mais elle a conscience que le rapport que son ex-petit ami, Romain, avait à la pornographie n'était pas sain. Pour elle, il était « addict ». « Parfois, quand j'allais me coucher après avoir fait l'amour, lui regardant des pornos sur mon ordinateur, à côté », raconte la jeune femme. Et cette pente glissante n'est pas si facile à éviter. Pour Florent, ça a été très progressif. Quand il a commencé, adolescent, le X était

pour lui un « plaisir facile » dont il se servait pour éliminer les frustrations liées à sa timidité. « Là, au moins, on maîtrise », explique-t-il. Le risque est d'autant plus grand aujourd'hui que ces vidéos sont immédiatement accessibles : « avec les portables maintenant, en dix secondes on a son porno sous les yeux ».

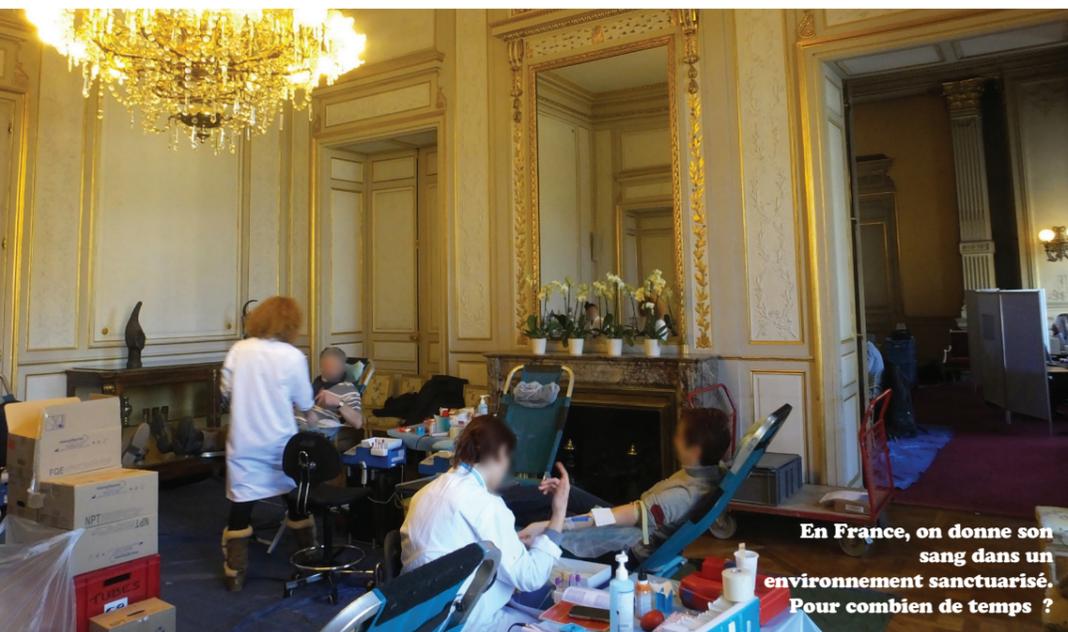
Mais cette disponibilité du X n'est pas toujours ce qui pose problème. L'isolement est chez Maxime comme un déclencheur de périodes de consommation incontrôlées. Quand « ça ne va pas », il s'aperçoit que c'est « quelque chose qui prend trop de place dans sa journée ». « C'est ces moments où, quand tu fais le compte de ce que tu as fait, tu t'aperçois que tu as passé ton temps sur des sites pornos », confie le jeune homme.

Malgré ces dérapages, Maxime n'envisage pas d'arrêter de consommer du X. La pornographie est une « catharsis » pour lui, un moyen d'évacuer ses tensions qui reste la plupart du temps inoffensif. Ce qui le rassure, c'est la distance qu'il parvient à conserver avec ce média. Comme il aime à le dire : « un porno pourra te faire rire, mais ce ne sera jamais un rire complice ».

* Les noms ont été modifiés.

DON DU SANG LA RUÉE VERS L'OR ROUGE ?

Depuis le 1^{er} février, l'Établissement français du sang a perdu le monopole du prélèvement et de production du plasma. Cela ouvre une brèche pour les groupes de santé privés, qui prélèvent le sang en rémunérant leurs fournisseurs. Vendre son sang au lieu de le donner est-il envisageable en France, et surtout, est-ce souhaitable ?



En France, on donne son sang dans un environnement sanctuarisé. Pour combien de temps ?

Sous le lustre de cristal, le sang s'écoule lentement. Nous sommes dans les salons de l'Hôtel de ville de Bordeaux, où un dispensaire de fortune a été déployé pour une matinée de collecte de sang. Comme à son habitude, c'est l'Établissement français du sang (EFS) qui s'en charge, en déployant des bâches sur le parquet. Au début du processus de don, François Hollande vous toise, ou plutôt son portrait officiel accroché au mur. Comme pour signifier un peu plus que c'est l'État qui vous « ponctionne », sur la base du volontariat et de la gratuité du geste. En échange de ce demi-litre d'hémoglobine dont vous vous délestez, vous êtes dédommagé en nature : sandwiches au jambon, café et pâtes de fruit à volonté en guise de collation.

La donne est pourtant en train de changer. Depuis le 1^{er} février, des sociétés privées ont le droit de vendre du plasma en France (le plasma est le composant liquide du sang). Le Conseil d'État a

Texte & photo
Quentin Fruchard

brisé le monopole de l'EFS dans ce domaine : le plasma qui fait l'objet d'un processus industriel est maintenant considéré comme un médicament. Il peut donc avoir une valeur marchande. La condition imposée par le Conseil est celle du caractère volontaire et gratuit du don. Pourtant, à quelques kilomètres de nos frontières, en Allemagne, le groupe suisse Octapharma, qui a réclamé la fin du monopole de l'EFS, collecte le plasma dans ses centres de façon contractuelle et rémunérée : 50 euros par prélèvement. En 2011, alors que

la France était confrontée à une pénurie de plasma, elle avait déjà envisagé d'en importer provenant de cette société pharmaceutique, avant de se raviser à cause d'un produit sanguin jugé pas assez « éthique ». Sur le plan économique, c'est pertinent : cela coûte souvent moins cher de payer directement les donneurs que de financer de grandes campagnes de sensibilisation comme le fait l'EFS. Le rôle incitatif de la rémunération n'est pas négligeable, dans un pays où seulement 5% des Français en âge de donner passent à l'acte. La privatisation du sang est aussi bénéfique pour les hôpitaux, qui

peuvent acheter un produit sanguin à un prix plus compétitif que celui issu du don bénévole.

Pourtant, l'éthique est un luxe que les groupes privés n'ont pas toujours les moyens de s'offrir. Sandrine Duplaceau est présidente de l'Association pour le don de sang bénévole de Bordeaux (ADSB), et comme le nom de son association le laisse supposer, est assez peu favorable au don de sang rémunéré. Grâce à la gratuité, « les gens n'ont pas de raisons de nous mentir », affirme-t-elle. « La gratuité est le premier critère de sécurité du sang et du malade », confirme le docteur Frédéric Meunier, en charge de la communication de l'EFS à Bordeaux. Avec la rémunération, on perdrait en qualité de sang ce qu'on gagne en quantité. Le docteur Meunier pointe aussi du doigt ce paradoxe d'un « don rémunéré », un concept qui s'avère un peu absurde.

Robert Paillé, membre de l'ADSB depuis 20 ans, jure à côté de l'espèce collation que « le jour où ce n'est plus bénévole, je démissionne ». Sandrine Duplaceau estime quant à elle qu'il faut monter la garde : « On a ouvert une porte. À nous d'être vigilants ». Elle refuse une société où les associations n'auraient plus lieu d'être et où « les sous feraient le travail des bénévoles ». Selon elle, il est possible que dans un futur proche, d'autres produits sanguins échappent au monopole et au contrôle de l'EFS, comme les concentrés globulaires, ce qui revient pour les groupes privés à « se faire de l'argent sur le dos du malade ».

La rémunération à travers le monde

À l'international, la rémunération a de moins en moins la cote. Même les États-Unis, qui rémunéraient le don de sang total il y a encore quelques années, ont réduit cette possibilité au don de plasma. En Amérique du Sud, on la pratique encore à grande échelle parmi les populations les plus pauvres. La Chine fait aujourd'hui machine arrière après une affaire dramatique de sang contaminé : donneurs comme transfusés ont contracté le sida dans une proportion estimée à 40 % au sein de la province du Henan. Les autorités y avaient mis en place une politique active de rémunération au début des années 90, surnommée « l'économie du plasma ».

LE COVOITURAGE A-T-IL TUÉ LE STOP ?

Avec dix millions d'inscrits, BlaBlaCar a connu un succès fulgurant parmi les sites français de covoiturage. Au point d'avoir supplanté, dans notre esprit, la vieille et si simple pratique du stop. Mais les auto-stoppeurs n'ont pas disparu, et doivent défendre leur méthode face au mastodonte du Web.



Pouce ou pancarte ? Les auto-stoppeurs recommandent plutôt la pancarte, surtout pour les hommes.

Gwenn Le Normand

Is arpentent les aires d'auto-route, chargés de leur sac à dos, d'une pancarte et de leur volonté. Quand dix millions de Français choisissent la facilité du covoiturage, les auto-stoppeurs préfèrent encore faire confiance à la générosité des automobilistes. La technique est toujours la même. Se placer à un endroit stratégique (voir encadré), accompagné ou non de sa pancarte indiquant la destination, et attendre. Une voiture s'arrête. Et en route, jusqu'à la destination finale ou jusqu'à une aire d'auto-stop, où on répètera la manœuvre. « C'est gratuit, c'est écolo, et le temps passe plus

Adrien Vicente

vite quand on est avec des gens ouverts », explique Amélie, inconditionnelle du stop. « Le seul risque, c'est de tomber sur des gens pas sympas ». Elle a ses anecdotes, ses rencontres marquantes. Un routier espagnol qui jouait de l'accordéon dans son camion. Une conductrice dans le Tarn, qui l'a invitée à prendre le goûter chez elle.

En covoiturage, rien de tout ça. Une rapide recherche, une annonce précise, un paiement par carte bancaire, et vous êtes mis en contact avec votre conducteur. Pour moins cher qu'un

voyage en train, c'est simple, rapide et efficace.

SERVICE RENDU CONTRE ESPRIT DE PARTAGE

Mais si la finalité est la même, l'esprit est totalement différent. « [Du covoiturage], j'en faisais avant de faire du stop, mais je n'en referai plus. La logique de collaboration a disparu. BlaBlaCar cherche la rentabilité, fait des marges », dénonce-t-elle. Même son de cloche pour Arnaud, autre auto-stoppeur : « C'est un service rendu. Les gens viennent avec des exigences et des attentes ». Une marchandisation du concept qui, selon les auto-stoppeurs, a

tué l'esprit originel du stop et du covoiturage. Il y a quelques années, l'apparition du site Covoiturage.fr avait suscité une pluie d'éloges. L'esprit du stop, prédisait-on alors, allait se généraliser avec cette pratique économique, écologique et conviviale. Aujourd'hui, le site, devenu BlaBlaCar, est la cible de plus en plus de critiques. Paiement à l'avance, prélèvement de commissions, tarifs augmentés la veille du trajet... BlaBlaCar serait-il devenu une entreprise comme les autres ? Le site ne le dément pas dans sa communication. Au contraire : il en fait un atout ou un mal nécessaire. Kevin Deniaux, porte-parole de l'entreprise, met en avant la fiabilité et la sécurité du service. « On est passé de 35 % à 4 % de désistements », précise-t-il. Il ajoute que la moyenne d'âge des covoitureurs a également augmenté, dépassant la barre des 30 ans. Avec des exigences de plus en plus importantes. Jean-Christophe, conducteur qui covoiture depuis longtemps, confie être exaspéré par ces demandes : « Je ne suis pas un TGV ! ». Comme ses utilisateurs, le covoiturage vieillit. Il devient plus « pro », plus sage, mais perd l'esprit convivial de ses jeunes années. Que les amateurs du pouce et de la pancarte se rassurent alors : pour la convivialité et les rencontres, le stop est bien vivant. Et il bat toujours à plate couture le site aux dix millions d'inscrits.

■ Les « spots » bordelais

Amélie donne ses trois critères pour un bon « spot » d'auto-stop : il doit être bien visible depuis la route, les automobilistes ne doivent pas aller trop vite et il doit être possible de s'arrêter facilement.

■ Vers le nord et le centre : Paris, Nantes, Clermont-Ferrand...

Prendre l'avenue Carnot, accessible depuis le tram Buttinière à Lormont. Avant le rond-point, s'arrêter au niveau de l'hôpital des 4 pavillons. Le rond-point bifurque vers l'avenue de Paris pour l'A10 (Paris, Nantes) ou l'avenue Carnot pour l'A89 (Clermont, Périgueux).

■ Vers le sud : Toulouse, Pays basque, Espagne...

Pour rejoindre l'A64 ou l'A65, aller au tram Bègles Terres Neuves. Rejoindre le rond-point sur les quais par le boulevard Jean-Jacques Bosc. Il y a un parking où les automobilistes peuvent s'arrêter.

UN GRAND STADE POUR TOUS



La découverte de l'enceinte depuis la pelouse a bluffé les associations handicapées

Le futur Stade Bordeaux-Atlantique, qui sera inauguré le 23 mai lors de la rencontre Bordeaux-Montpellier, n'est pas tout à fait terminé. Les travaux sont encore en cours, mais il a pu ouvrir ses portes aux associations de personnes handicapées. Le nouvel écrin, qui se veut élégant et fonctionnel, accueillera les non-valides dans de très bonnes conditions. Labellisée « Destination pour tous » depuis 2014, la ville de Bordeaux vient de se doter d'une structure adaptée.

Il est 11h30 en ce jeudi 29 janvier. Les associations conviées à la visite du futur stade de Bordeaux s'installent dans la bonne humeur. Cette seconde visite en une semaine a pris du retard, mais la présentation tant attendue peut démarrer en trombe. Devant Espace 33, Groupement des Intellectuels Aveugles ou Ambyopes (GIAA), Groupement pour l'Insertion des Personnes Handicapées Physiques (GIHP) ou Handifanclub FCGB, Thierry Guichard, le chef de projet, met d'emblée les pieds dans le plat : « Nous avons une dette envers vous avec Chaban-Delmas. On vous a fait vivre un calvaire pendant des années, sous la pluie, dans des conditions déplorables. Nous voulons payer notre dette ». Et d'ajouter : « Ce nouveau stade est élégant, accessible et multifonctionnel pour vous.

Texte et photos Emilien Gomez

On est fier de ce projet mais on ne se rend pas toujours compte de vos difficultés. On a beau lire des études, il n'y a que vous qui puissiez contrôler si ça marche ».

PLUS DE GHETTOÏSATION

Avec ce nouvel écrin - qui ouvrira ses portes le week-end du 23 mai prochain pour Bordeaux-Montpellier -, la ville de Bordeaux a voulu se rattraper. Dans la lignée du label « Destination pour tous » acquis en 2014, la ville se targue d'avoir conçu un stade pour tous, à la fois moderne et accueillant. « Je pense que c'est un des plus beaux stades de France », s'exclame Joël Solari, l'adjoint au maire en charge des personnes en situation de handicap. Avec notre Commission communale d'accessibilité (créée

en 2008), on ne voulait pas d'une « ghettoïsation ». On voulait faire en sorte qu'il y ait une mixité complète. Les handicapés seront à leur place, mais les gens vont pouvoir se mêler à eux. Ils seront tous ensemble, il n'y aura pas un endroit atroce comme il existait avec la fosse à Chaban. On avait l'impression d'être à la cour des miracles. C'est le vivre ensemble, en mixité, ce qu'on veut promouvoir à Bordeaux. » Grâce aux plans du stade et de son accès, aux images de synthèse toutes aussi sémillantes les unes que les autres, les associations ont pu être rassurées. De l'accès réservé depuis l'avenue Labarde - les handicapés pourront accéder au stade sur une double présentation du billet du match et de la carte handicap - au parking qui leur sera dédié à l'arrière (aux côtés des VIP et des suppor-

ters adverses), tout a été fait pour leur faciliter la tâche. Avant de se rendre dans l'enceinte, ce que tout le monde attend impatientement, Thierry Guichard conclut : « Avec le stade Chaban-Delmas, il n'y avait pas d'accessibilité aux personnes à mobilité réduite (PMR). Ce stade a une très grande importance dans l'histoire de Bordeaux mais il devenait obsolète. Avec le Stade Bordeaux-Atlantique (SBA), il y aura une immense différence en terme d'accueil et de visibilité ».

EN TOUTE SÉCURITÉ

L'explication a duré près de quarante-cinq minutes. La vingtaine de personnes présentes peut s'élaner, casque de chantiers sur la tête (ce qui sera bien pratique avec la pluie) et bottes aux pieds. Les associations empruntent un chemin provisoire et passent notamment

par une pente beaucoup moins rude que celle de l'ancien Lescure. « Celle de Chaban-Delmas n'était pas du tout aux normes, souligne Joël Solari. Il fallait absolument être poussé par quelqu'un, et les fauteils manuels ne pouvaient pas la passer. »

L'entrée se fera par la zone mixte, puis par le couloir qui sera dédiée aux joueurs. Là, l'enceinte se dévoile, majestueuse, lumineuse. « Je suis totalement aveugle, mais j'ai tout de même senti que c'était grandiose, s'exclame Béatrix Alessandrini, présidente de l'association GIAA, une association qui fait partie de la Commission Communale d'Accessibilité menée par Joël Solari. Je suis venu car je souhaite voir des concerts et des spectacles, ça devrait être fantastique. Le fait que le stade soit

placé au Lac est très pratique, il y a tout ici. » Pour les malvoyants et aveugles qui se rendront au SBA, Mme Alessandrini l'assure : « Il n'y aura pas de problème. Pour l'accessibilité, c'est épatant. On est en sécurité et on peut avancer sans difficulté. Le fait de pouvoir se déplacer sans faire attention aux obstacles est agréable. Je regrette juste qu'il n'y ait pas eu plus de monde de la Commission communale d'accessibilité lors de la présentation ». « Vous n'êtes pas passés par l'accès prévu, ajoute lui Joël Solari. Les handicapés auront un accès sécurisé avec des marquages au sol. Il y a encore quelques barres à installer et la bande de guidage à terminer, mais on ne peut pas avant la fin des travaux. Par contre, j'ai pu me rendre compte qu'il n'y avait pas de contraste de couleurs sur les portes des toilettes pour que les déficients visuels puissent faire la différence. J'ai fait remonter ce problème. Il faut aussi prévoir des toilettes handicapées à droite et à gauche. Selon le handicap, les personnes se transfèrent soit à gauche, soit à droite. Thierry Guichard est en train de s'occuper de ça. »

EXCELLENTE VISIBILITÉ...

Après la découverte depuis la pelouse, les personnes à mobilité réduite ont pris place dans un des ascenseurs en marche (il y en aura quatre en tout) pour monter au premier étage. Les jours de matches, les associations de PMR seront en effet installées au cœur d'une course qui fera le tour du stade au premier niveau. 125 places seront disponibles, auxquelles il faut ajouter 125 places pour les ac-

compagnants. Si ces places seront dédiées au handicap, les valides pourront s'y installer si la place est libre, favorisant la fameuse mixité souhaitée par Solari. « Tout n'est pas encore terminé, mais c'est très bien réalisé », reconnaît Julien Pasquier, de l'association Espace 33. « Je suis impatient d'aller voir les Girondins sans me mouiller la tronche », ajoute Cédric Delpage. Seul problème, et non des moindres, l'architecture du stade fait qu'un vent froid s'engouffrera et sévira en période d'intempéries, et ce pile à l'étage handicapé, côté Ouest : « Ce n'est pas dans toute la structure, rétorque Joël Solari.

Il sera installé des paravents, et des couvertures et bonnets seront distribués dans les endroits exposés. On ne peut pas occulter les endroits ouverts à cause de

l'obligation de laisser de l'aération pour le stade (la pelouse profite de l'aération pour mieux se tenir ndr) ».

...MAIS PAS POUR TOUS ?

L'adjoint de Bordeaux conclut : « La visibilité est fantastique. On peut voir de partout, il n'y a aucun poteau, aucun obstacle. C'est une belle réalisation. Nous avons d'ailleurs reçu le représentant de l'UEFA (Malick Badsji), il était enthousiaste face à ce qui avait été fait ». Les fameuses places à l'étage feront tout de même face à une vitre en plexiglas d'une hauteur de 1m01. Répondant aux normes, cette vitre pourrait cependant être gênante



Depuis leurs emplacements mobiles auront une vision globale du spectacle.

pour les handicapés mobiles de petite taille : « C'est dommage qu'il y ait ce garde corps sur la vitre, note Julien Pasquier. Je fais 1m90, donc ça va. Mais pour ceux qui font 1m40 et qui sont à 45 cm du sol, ce sera difficile de bien y voir. Il faut pouvoir voir en bas. Il aurait fallu une vitre sans barre. Mais ce n'est qu'une précision ». Sur sa capacité totale de 42000 places, le SBA, qui accueillera l'Euro 2016, doit pouvoir recevoir 1% de personnes handicapées regroupant les cinq familles de handicap (moteur, visuel, auditif, mental et psychique). Pour permettre aux malentendants et aux malvoyants de profiter des spectacles ou des matches, une boucle magnétique a été installée et un système d'audiodescription devrait être mis en place, même si cette dernière n'est pas encore très précise : « Les personnes handicapées auditives pourront se placer n'importe où dans le stade. Les déficients visuels pourront eux profiter du spectacle grâce à l'au-

diodescription. Je ne sais pas encore comment cela fonctionnera, cet équipement sera mis en place au dernier moment », explique Joël Solari. Dernière question, celle du prix pour les supporters des Girondins qui voudront voir les matches. A "Chaban", les handicapés profitaient avec leurs accompagnants d'une gratuité totale : « Les Girondins nous ont confirmé la gratuité pour les handicapés et leurs accompagnants. Les supporters auront aussi accès aux loges avec un invité. Cela passera par le biais des sponsors et des sociétés qui les loueront », annonce-t-il. Alors que la formation du personnel doit être organisée pour accueillir aux mieux les handicapés les soirs de matches ou de spectacles, le Stade Bordeaux-Atlantique s'inscrit dans une nouvelle ère, loin du suranné Stade Chaban-Delmas. Joël Solari espère d'ailleurs le doter du label Tourisme Handicap dès qu'il sera définitivement livré. »

LES SITUATIONS DÉPLORABLES DE MARSEILLE ET PARIS



René Poutet, président du Handifanclub OM depuis 2005

« Dans l'ancien Vélodrome (avant les travaux de rénovation pour l'Euro 2016), nous avions deux emplacements, nous étions bien placés et en sécurité. Là, nous sommes dans les

virages, où la visibilité est très mauvaise, et il n'y pas de place pour les accompagnants. C'est très dangereux. Nous sommes aussi placés au cinquième niveau. A la fin des matches, je ne vous dis pas la galère pour descendre tous les fauteils. On ne devrait pas mettre les handicapés à l'étage. Il faut qu'on soit au rez-de-chaussée. Nous avions discuté avec Arema (la filiale de Bouygues Construction) et la ville pour leur dire nos inquiétudes, mais ils ne nous ont pas écoutés. C'est gens-là se croient au-dessus de nous et prennent les handicapés pour des benêts. J'ai envie des les mettre dans un fauteuil et de leur montrer le parcours du combattant. »



Fabrice Hudriart, président de Handicap PSG

« Nous sommes placés au niveau de la pelouse, sous la pluie, sous la neige. Le PSG le sait et nous prête des parapluies et des couvertures. Ils vont faire des travaux et doivent

nous placer au deuxième niveau. Comme pour Marseille, que va-t-il se passer s'il y a un débordement ou un incendie, que nous devons descendre une centaine de fauteils par les ascenseurs ? Ils ne nous consultent pas, ils font ce qu'ils veulent et nous n'avons pas le choix. J'ai été voir Jean-Claude Blanc (le directeur général du club), il devait faire quelque chose... Aujourd'hui, rien n'est fait, ils ne veulent pas s'emmerder avec nous. S'ils pouvaient se passer de nous, ils le feraient. Avec d'autres associations de supporters, nous sommes allés au Sénat pour leur demander de nous considérer comme des supporters normaux. On ne va pas lâcher. »



Baptiste au travail
au Comptoir des
Images

ANGOULÊME L'ÉCOLE DU SUCCÈS

Fin janvier, cette année encore, plusieurs centaines de milliers de personnes ont pris la route, direction Angoulême, pour le Festival international de la Bande dessinée. Au milieu des auteurs reconnus, des gros éditeurs et des chasseurs de dédicaces, de nombreux jeunes profitent du festival pour essayer de se lancer dans le métier. Un chemin parsemé d'embûches, malgré leur master en BD obtenu à l'École Européenne Supérieure d'Image (EESI), une antenne des Beaux-Arts.

Situé près de l'Hôtel de ville d'Angoulême, le chapiteau du Nouveau Monde accueille chaque année des dizaines d'éditeurs indépendants de bande dessinée. De nombreuses nationalités y sont représentées, dans tous les genres de la BD. On y trouve pêle-mêle des ouvrages danois, mexicains, punks, des romans graphiques ou encore des associations spécialisées dans les posters et les

Texte & photos par Maxime Turck

ex-libris. Parmi tout ce monde, le collectif de jeunes auteurs « *Fidèle* » a l'un des stands les mieux placés. Il est situé à proximité de *L'Association*, une maison d'édition indépendante qui publie de grands noms comme Lewis Trondheim ou encore le *Persepolis* de Marjane Satrapi et des *Editions Cornélius*, un éditeur bordelais à la portée nationale. Le jeune collectif tente

d'exister, et attire les visiteurs par l'originalité de ses dessins.

Fondé par quatre auteurs d'Angoulême, tous passés par l'école de bande dessinée, « *Fidèle* » propose des créations variées : dessins au fusain, personnages minimalistes, ou encore décors colorés. Les frontières sont minces entre la bande dessinée et les autres formes d'art. Mais, effet pervers de l'originalité, il est bien difficile de toucher un large

public, souvent plus sensible aux traits légers et colorés d'*Astérix* ou de *Lanfeust de Troy*. Et pour ces jeunes auteurs, le festival joue un rôle-clé. Il leur permet en effet d'avoir une bonne visibilité, de se faire découvrir par les visiteurs flâneurs. Pour Martin Sztajman, l'un des fondateurs de « *Fidèle* », le festival d'Angoulême permet de lier deux univers : la bande dessinée grand public et celle, plus confidentielle, des indépen-

ment. L'association permet aussi réduire les coûts liés à l'édition. Les auteurs qui veulent enfilier une deuxième casquette jouent aussi le rôle d'éditeurs au sein du collectif. À eux de choisir qui publier et comment le faire. À eux de gérer les frais d'édition, souvent très importants. De manière purement rationnelle, s'associer en collectif divise les frais d'édition entre les différents membres. Et permet donc la diffusion de revues, où sont invités amis, ou encore professeurs. Se confronter à la vente de ses propres ouvrages permet d'acquiescer une forme de recul vis-à-vis de son travail. Mais un collectif, ça donne surtout l'occasion de créer une émulation collective, une ambiance de travail qui motive et encourage. C'est un premier pas vers la professionnalisation pour ces auteurs en devenir. Certains ont aussi profité du festival pour se montrer non seulement en tant que collectif, mais aussi en tant qu'auteurs individuels. C'est le cas de Martin, qui a profité de la proximité de son stand avec celui de *L'Association* pour montrer ses œuvres à des responsables. Résultat : l'éditeur a beaucoup aimé son travail, et lui a demandé de les tenir au courant de ses futurs projets.

« PARTIR, C'EST UN SACRIFICE NÉCESSAIRE »

LE PRIX DU SUCCÈS

Mais tout a un coût. Un stand sous un chapiteau dans la ville de la BD coûte beaucoup trop cher pour des étudiants. D'autant plus qu'ils ne sont pas accom-

pagnés par l'école dans leurs recherches. Les financements extérieurs sont donc les seuls moyens pour eux de pouvoir exposer. La plus importante source de financement de la région dans les domaines de l'image s'appelle Magelis. Entièrement financée par des organismes territoriaux, l'association aide les différents collectifs. Sur ses 15 millions d'euros de budget, quatre financent les groupes présents dans les environs de la ville d'Angoulême, dans les domaines de l'animation, du documentaire, du jeu vidéo ou de la bande dessinée. Ces fonds aident les auteurs à imprimer des revues, des ouvrages, mais

ont aussi des stands pour plusieurs festivals : Blois, Lucerne et l'inévitable Angoulême. Pour la responsable de la communication de Magelis, cette mission est comme un investissement. Même s'ils n'ont pas de droit de regard, ils se permettent de donner des conseils. Libre ensuite aux auteurs de les suivre. Le but ? Aider à se développer, et à renforcer le prestige du pôle image d'Angoulême. Le seul impératif est de mettre le logo de Magelis quelque part sur les ouvrages du collectif. Impensable de se passer de tels financements pour un jeune auteur ? Pas vraiment. Sur tous les étudiants, tous ne s'organisent pas en collectifs, tous ne veulent pas publier de revue ni avoir de stands dans les festi-

vals. Charles Nogier, co-fondateur du collectif « *Fidèle* », est diplômé depuis l'année dernière. Il raconte ses premières années à l'école : « *on n'en entend pas vraiment parler au début. C'est seulement lorsqu'on veut se rassembler entre auteurs que la solution Magelis s'impose* ». Pour les loups solitaires, Angoulême a un autre avantage : c'est le plus gros festival de BD franco-belge. Un événement majeur pour les éditeurs en tout genre. Pour un jeune auteur, le festival représente un accès facilité aux grands pontes de l'industrie, et permet de se créer un réseau de contacts.

TROP FACILE, LA VIE EN VILLE ?

Certains dessinateurs estampillés Magelis font le choix de quitter Angoulême après leurs études, et abandonner les financements. Le risque en restant dans la capitale de la BD est de tomber dans une certaine routine, dans la facilité. Charles Nogier voit le déménagement à Bordeaux comme « *un sacrifice nécessaire. Rester à Angoulême, c'était risquer de passer sa vie accroché aux financements, sans chercher à être lu forcément ou à percer* ». Baptiste Deyrail, est encore à l'école, mais il réfléchit déjà à l'année prochaine, une fois son diplôme en poche : « *aller à Bordeaux, c'est perdre une forme de facilité* ». Des contacts indispensables pour un milieu qui fonctionne de plus en plus grâce aux réseaux. Parmi tous ces pros, difficile de trouver sa place : « *on a l'impression de griller les étapes* », confirme Baptiste. D'étudiant à éditeur auteur en un an, il est nécessaire de garder les pieds sur terre !



Séance de dédicaces au stand de *Fidèle*

SEMAINE DE LA PRESSE 2015 ÉDITION SACRÉE



Du 23 au 28 mars se déroulera la 26^e Semaine de la Presse sur le thème « La liberté d'expression, ça s'apprend ». Le Centre de liaison de l'Enseignement des Médias et de l'Information (Clemi) est à pied d'œuvre. Deux mois après les attentats au siège de *Charlie Hebdo*, cette semaine aura un goût particulier et ses enjeux n'auront jamais été aussi conséquents.

L'objectif principal revendiqué par Isabelle Martin, la coordinatrice du Clemi est « [d']aborder le maximum de questions de fond que les élèves se posent ». Elle félicite aussi « la vitesse à laquelle le ministère de l'Éducation a réagi suite aux attentats ». Ces événements dramatiques ont fait connaître le Clemi, cet organisme qui œuvre depuis plus de 20 ans à l'éducation médiatique des jeunes collégiens et lycéens. Depuis le site Internet du Clemi, les établissements scolaires s'inscrivent pour recevoir gratuitement de nombreux journaux durant cette semaine. Le Clemi permet aussi l'intervention de journalistes volontaires dans les salles de classe, capables de répondre directement aux questions que les jeunes se posent. Le rôle du Clemi n'aura jamais été aussi plébiscité, simplement parce que les jeunes se sentent plus que jamais concernés par cette liberté d'expression dont on leur parle depuis des années. Selon Isabelle Martin, les enjeux de cette semaine de la presse

Texte & photo
Anissa Harraou

sont d'autant plus importants que de nouveaux questionnements relatifs aux réseaux sociaux seront abordés en prévision des interrogations des élèves. « Déconstruire cette désinformation sur les réseaux sociaux, qui a fait naître chez beaucoup de jeunes l'idée d'un complot général, est un des éléments qui va différencier cette 26^e semaine de la presse des précédentes ». Si la presse à l'école est depuis longtemps un projet difficile et très ambitieux, c'est encore plus vrai en 2015.

UNE SEMAINE POUR TOUT CHANGER ?

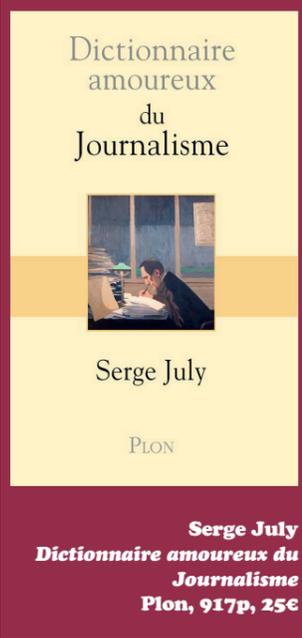
Malgré une mobilisation sans précédent (1 200 établissements scolaires et 22 000 enseignants de plus par rapport à l'édition de 2014), les objectifs espérés semblent présomptueux au regard du contexte actuel. Une semaine pour initier 3,5 millions d'élèves à la culture médiatique. Oui, mais faute de moyens, le Clemi se heurte à des difficul-

tés pour pérenniser les effets de son action. Si, à Bordeaux, l'action du Clemi a de l'avance, au niveau national, elle a du mal à décoller. Les événements dramatiques de janvier et les conséquences sociales qui s'ensuivent sont source de motivation. Ils suscitent un regain d'intérêt de l'opinion publique et du gouvernement pour l'éducation des jeunes à la culture médiatique. Parmi les mesures préconisées par la ministre de l'Éducation nationale, Najat Vallaud-Belkacem, l'instauration de « référents médiatiques », déjà en place dans presque tous les lycées de l'Académie de Bordeaux depuis 2008. Pourtant, même à Bordeaux, le chemin est encore long. À terme, c'est la question de la rémunération des intervenants qui pose problème. Comme le souligne Étienne Millien, journaliste et coordinateur à l'ARPEJ (Association Région Presse Enseignement Jeunesse) : « La presse à l'école est un lourd investissement à court terme, et les résultats s'analysent seulement à long terme ».

J-o-u-r-n-a-l-i-s-m-e en 26 lettres

Ce qui est appréciable dans ce *Dictionnaire amoureux du Journalisme* de Serge July, c'est qu'on y apprend plein de choses. Mais au milieu des noms mentionnés comme les plus simples évidences et des événements présentés comme si nous étions tous nés en 1942, c'est agaçant, on se sent ignorant, presque à en vouloir s'excuser. Mais vous êtes excusé, cher Serge July. Dense et exigeant avec son lecteur, ce texte fait preuve d'une érudition admirable. Il est diablement excitant d'aborder une telle somme de savoir et une si belle tranche d'histoire. « Partiel donc partiel », amoureux et vigoureux, l'ouvrage est hybride. À la fois essai sur les médias, histoire éclatée du journalisme et miroir tendu à Serge July lui-même, chaque lecteur y trouvera à boire et à manger, mais aussi à s'indigner et s'émerveiller. C comme Camus, K comme Kessel, S comme Sartre bien sûr. Mais entre ces valeurs sûres se glissent des découvertes, aussi surprenantes que précieuses, qui font toute la patine du volumineux ouvrage. Cette patine qui fait la différence entre le Grand et le médiocre, entre le *Libé* de Serge July et le *Causeur* d'Élisabeth Lévy.

■ B.P.



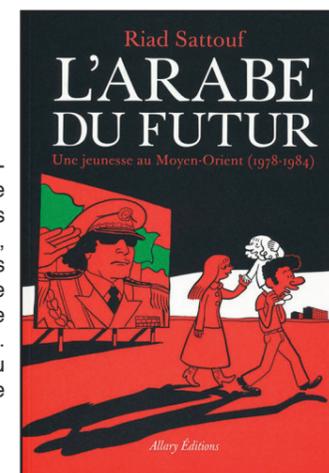
L'ARABE DU FUTUR PAPA, MAMAN, KADHAFI ET MOI

On connaît le talent débordant de Riad Sattouf quand il s'agit de se raconter lui-même. Ce n'est pas *L'Arabe du futur*, récompensé du Fauve d'or à Angoulême, qui va le démentir. Le dessinateur y raconte, en posant des mots d'adulte sur un regard d'enfant, ses jeunes années en Libye, en France et en Syrie. On y lit les péripéties d'un petit blondinet, tiraillé entre sa mère, française, et son père, universitaire syrien admirateur du socialisme

arabe. Les anecdotes familiales se mêlent constamment et habilement avec le contexte politique. On apprend ainsi qu'un gamin de trois ans peut s'époumoner à chanter l'hymne libyen comme « Pirouette cacahuète ». Qu'il peut confondre Dieu avec Georges Brassens. Et qu'à cinq ans, il peut trouver le Libyen Mouammar Kadhafi drôlement plus viril que le Syrien Hafez el-Assad. C'est grâce à cette même naïveté d'enfant que Riad Sattouf

peut montrer la misère et la violence dans les sociétés libyenne et syrienne du début des années 80. Les immeubles en ruines, les chiens battus à mort et les opposants pendus en place publique. Heureusement, le petit Riad peut oublier sa peur. Sa famille le lui répète : Dieu veille sur lui. Et il a le visage de Georges Brassens.

■ A.V.



Riad Sattouf, *L'Arabe du futur*, Allary, 160p, 20,90€

Clémentine Autain

NOUS AVONS RAISON D'ESPÉRER

Fragments de vie politique



Flammarion

CLÉMENTINE AUTAIN DES RAISONS D'ESPÉRER... OU PAS

La journaliste et militante veut redonner à ses lecteurs foi en la politique. Dans un but désintéressé, nous dit-elle. Entre deux réflexions personnelles, elle écrit : « Dans le vide, il y a du plein ». Quoi de mieux pour illustrer l'ambiance de cet ensemble bâtarde, coincé entre le journal intime et l'essai politique ? L'élue de gauche distille ça et là des réflexions portées sur ses lectures, sa vie politique locale et des émissions de télévision.

Le tout entrecoupé de détails de sa vie quotidienne qui ne prouvent pas leur pertinence. La critique du capitalisme ou de l'hétérosexualité a son intérêt, mais perd de son aplomb quand on apprend que Clémentine Autain va à la piscine, mange des tartines au petit-déjeuner et se lave les cheveux avec du shampooing Head & Shoulders. Elle veut ajouter une touche personnelle à la réflexion politique, mais le résultat est bancal. L'auteure vend son livre

comme un essai positif sur la politique, mais ne fait qu'énumérer les déceptions de la gauche au pouvoir. Le livre de Clémentine Autain a ce défaut commun à de nombreux essais politiques : il prêche des convaincus, sans s'adresser aux autres.

■ C.L.

Clémentine Autain,
*Nous avons raison d'espérer :
Fragments de vie politique*,
Flammarion, 271p, 16€

SHADOWS IN THE NIGHT BOB CHANTE FRANK

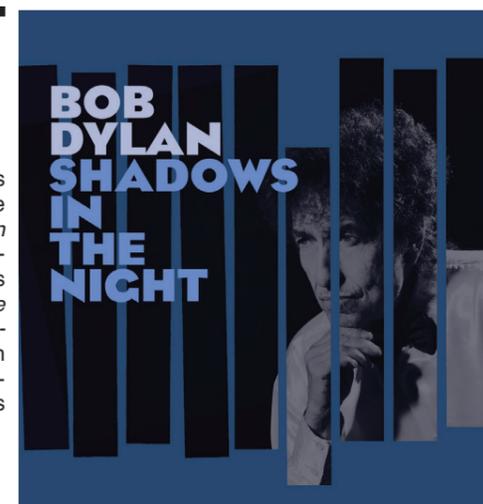
Périlleux exercice que celui de l'album de reprises. D'autant plus lorsque les chansons en question sont toutes des standards américains, et, cerise sur le gâteau, qu'elles ont toutes été chantées par le grand Frank Sinatra. Mais à 73 ans dont cinquante-cinq de carrière, Bob Dylan jouit d'une aura au moins aussi importante que le crooner. Le natif du Minnesota peut se permettre d'aller là où on ne l'attend pas. Et c'est ce qu'il fait avec ce *Shadows In The Night*. Chaque chan-

son est réenregistrée dans une version country, où la *pedal steel* rivalise avec le timbre éraillé du folkwear toujours aussi reconnaissable. Ce style de *crooner* country, Dylan l'avait déjà esquissé dans l'album *Self-Portrait* paru en juin 70, et qui avait été très décrié à sa sortie. Avant d'être réhabilité quelques années plus tard.

De *Full Moon Empty Arms* à *Autumn Leaves*, version américaine des célèbres *Feuilles Mortes* de Jacques Prévert, l'album ne déçoit pas, même s'il reste loin

des chefs-d'œuvre des années 60-70, ou même du grandiose *Modern Times* de 2006. Infiniment supérieur aux très moyens *Christmas in the Heart* de 2009 ou *Tempest* de 2012, le Dylan 2015 est une bonne cuvée, à consommer sans modération.

■ M.T.



Bob Dylan,
Shadows in the Night,
Columbia, 15,99€

AMOUR FOU QUAND L'AMOUR TUE

Dans son film, Jessica Hausner traduit une époque pleine d'excès et de désillusions, sans place pour la jeunesse. C'est le romantisme à son apogée. Le protagoniste, caricature de l'écrivain romantique Heinrich Von Kleist, est en quête d'un fol amour, dans le Berlin des années 1800. Heinrich, jeune anti-héros romantique, mélancolique à outrance, cherche « la femme de sa mort » : celle qui sera prête à mourir à ses côtés. « *Ce n'est pas la mort qui m'afflige. C'est la vie* », clame constamment l'anti-héros. Un égoïste désabusé, crai-

gnant de mourir dans sa solitude. C'est alors qu'il rencontre Henriette, jeune aristocrate mariée à Vogel, menant une vie factice et sans éclat. Champs, hors-champs et jeux de perspectives ornent l'histoire d'un pittoresque indéniable. Dans un film à la mise en scène remarquable et aux allures maniéristes, le cadre cinématographique, quasi statique, est soigneusement composé et épuré. Des scènes se succèdent comme des tableaux de Caspar David Friedrich, figées, naturelles et aux couleurs vives. Les nombreux paysages champêtres

sollicitent les sens et la sensibilité du spectateur. Mais ils ne rendent pas service au dynamisme du film. Durant 1h36, c'est à une mort préméditée qu'on assiste. Une mort lente. Un peu trop lente. Un PACS (Pacte civil de suicide) rythmé par les saisons, qu'on voit défiler clairement et qui scellent symboliquement l'inexorable destin des deux amants. Dans cette étrange histoire, un décalage entre sensibilité et exacerbation tente d'émerger par un burlesque peu réussi. ■ J.-C.P.

★ ★ ★ ☆ ☆



50 NUANCES DE GREY FILM COMIQUE MALGRÉ LUI

Envie de vous fendre la poire ? De vous esclaffer à n'en plus finir ? À en croire le public, très féminin, présent en salles à sa sortie, l'adaptation du best-seller sulfureux d'E.L. James s'apparente plus à une farce comique qu'à la romance érotico-passionnante qu'on nous vend pourtant à tire-larigot depuis des mois. Anastasia Steele, jeune femme vierge de 22 ans étudiante en littérature anglaise, fait la connaissance de Christian Grey, un chef d'entreprise

milliardaire inaccessible, qui s'entiche d'elle et décide de l'initier aux joies du sadomasochisme soft. L'intrigue amoureuse, qui ne tient que sur une page, n'a pas véritablement d'enjeu. Les piailllements et les rires continus des spectatrices venues en bande parachèvent le ridicule des situations. Mais le rythme décousu de la mise en scène laisse toutefois entrevoir quelques moments agréables. En revanche, si vous êtes amateurs de représentations

de sexe hard, passez votre chemin. Même si la punchline de Grey « *Je ne fais pas l'amour. Je baise* » suscite des attentes, les scènes de sexe et les ralentis, mal fichus, sont dignes des pires téléfilms érotiques du samedi soir. Et Jamie Dornan, sous les traits de Christian Grey, fait plus office de gros nounours qu'on aime taquiner que de l'amant fougueux de nos nuits les plus torrides. ■ C.L.

★ ★ ☆ ☆ ☆

LE PRIX A PAYER DANS LES PAS DE GOLDMAN SACHS, UBS, HSBC...

On peut dire que le documentaire choc d'Harold Crooks consacré à l'évasion fiscale tombe à pic. Sorti en salles le 4 février, quatre jours avant la révélation du scandale SwissLeaks par 154 médias internationaux, *Le Prix à payer* s'en prend violemment aux firmes multinationales, coupables d'amasser une quantité incroyable de liquidités au Liechtenstein, aux îles Cook ou au Panama. Les États, qui laissent faire voire favorisent ce système

inique qui appauvrit les classes moyennes en prennent aussi pour leur grade. On découvre que 10 à 15% du patrimoine financier mondial serait placé dans les paradis fiscaux, donc hors d'atteinte des autorités fiscales. C'est autant d'argent qui pourrait être « investi dans le pays ou l'emploi », comme le souligne un spécialiste. Au lieu de ça, le roi dollar se dore la pilule aux Caraïbes pendant que les 99% doivent se serrer la ceinture. Dans ce documentaire extrêmement bien ficelé,

on voit le Français Thomas Piketty, économiste-phare de l'année 2014 et auteur du *Capital au XXI^e siècle*, dénoncer une déréglementation qui mène à une hausse des inégalités et à la mort des démocraties. Dans la lignée d'*Évasion fiscale*, le hold-up de Xavier Harel, *Le Prix à payer* est un documentaire qui éveille les consciences. A ne manquer sous aucun prétexte. ■ E.G.

★ ★ ★ ★ ★

Un docu choc sur le thème de nos démocraties

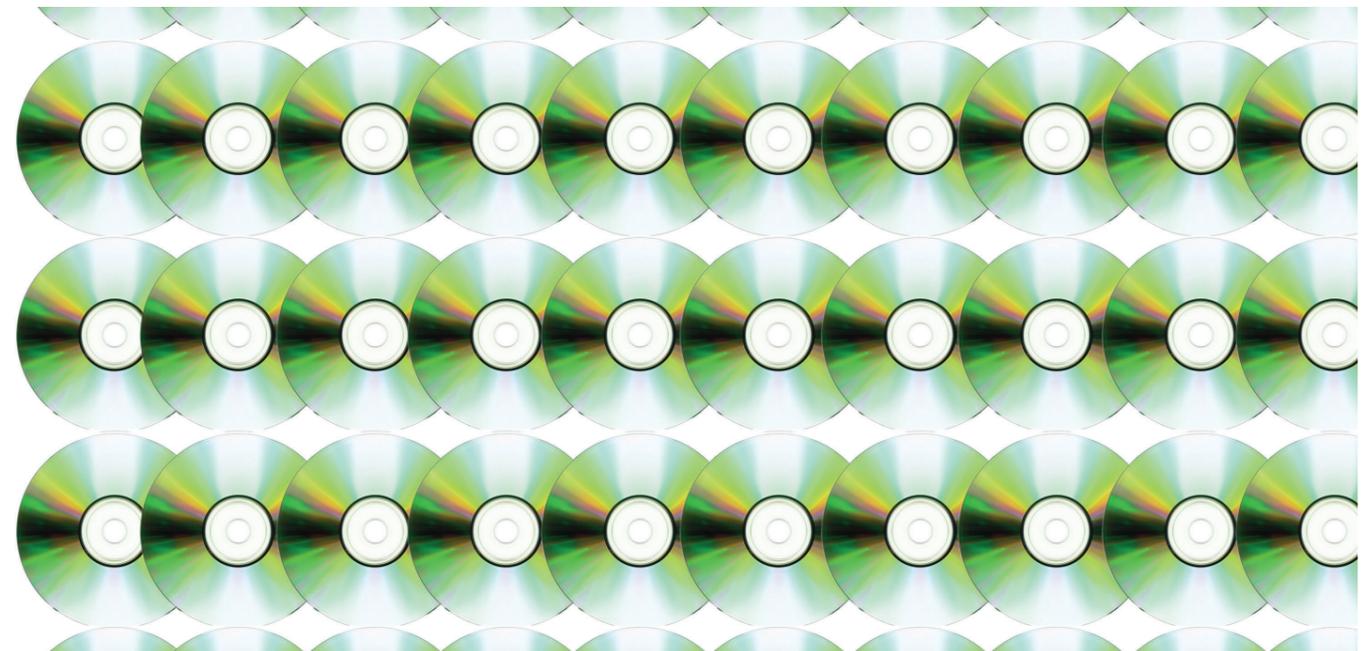
L'évasion fiscale n'est pas forcément illégale mais toujours immorale

LE PRIX À PAYER

Un documentaire de HAROLD CROOKS

PRODUCTION INTERNATIONALE... CO-PRODUCTION... DISTRIBUÉ PAR...

LE LEAK, AMI OU ENNEMI ?



Le leak, « fuite » dans la langue de Shakespeare, est la sortie d'un album sur les plateformes de téléchargement avant son lancement officiel. Illégal et imprévisible, il frappe aveuglément tous les artistes, indépendants ou *mainstream*, célèbres ou inconnus. Sans pour autant les desservir systématiquement.

Sur la toile, les sites de téléchargement d'albums *leakés* se multiplient depuis le début des années 2000. De *hasitleaked.com* à *newalbumreleases.net* en passant par *leakedearly.net*, l'offre est vaste via Google, pléthorique sur les forums des recoins des Internets. Difficile d'établir le profil type du geek qui « œuvre à rendre la musique accessible. Ce qui nous pousse à faire ça, c'est l'amour de la musique. Rien d'autre », confie Esteban, leader d'une vaste communauté espagnole fédérée autour de la course au *leak*. La musique comme unique dénominateur commun ? « Oui, et quand on aime un album en particulier, j'incite les gens à acheter le CD ou le vinyle. Même si je sais qu'ils ne le feront probablement pas », admet-il. Cet amoureux de la musique respecte autant la musique que ses créateurs, et retire les albums dès qu'ils sont signalés par les artistes ou leurs représentants. Certains s'en accommodent, d'autres pestent et poursuivent en justice

Benjamin Pietrapiana

ces outreucidants anarchistes de la musique. Le 15 janvier dernier, un Israélien de 39 ans, Adi Lederman, a été arrêté pour avoir fait *leaker* une version inachevée du dernier album de Madonna, *Rebel Heart*. Pas de chance pour lui, mais au final, une aubaine pour la Madone, qui a confié avoir amélioré ses chansons à l'aune des commentaires de ses fans. Une relation somme toute originale à la création artistique, mais passons.

LE LEAK, C'EST LA NORME

Contrairement à la *doxa*, le *leak* n'a rien de nouveau. C'est ce que nous apprend Jim Cox, historien de la radio dans *Say Goodnight, Gracie: The Last Years of Network Radio*. Le 25 juin 1964, la radio new-yorkaise *WMCA*, diffuse *A Hard Day's Night*, une dizaine de jours avant la sortie officielle de l'album des Beatles. Réactions : la maison de disques *United Artists* avance la sortie de l'album et fait parvenir des copies à tous les disquaires, dès le lendemain. Aujourd'hui le *leak*

est tout simplement la norme avec laquelle l'industrie apprend à composer. Face au *leak*, une seule solution : en jouer. Car tenter de stopper la propagation des copies sur Internet est simplement impossible.

LEAK = SUCCÈS ?

Dans une étude de 2012, Robert Hammond, professeur à l'université de Caroline du Nord, montre qu'au contraire, le *leak* est souvent synonyme de réussite. Ce qu'illustrent les succès musicaux récents. Quand l'album de Beck, *Morning Phases*, obtient la double récompense de meilleur album rock et de meilleur album de l'année 2015 aux Grammy Awards, il a déjà *leaké* depuis plus de six mois. Le succès commercial et encore moins le succès critique ne sont entachés par les *leaks*. Au lendemain de la version États-unienne des Victoires de la Musique, il y a trois semaines, son album se positionnait en deuxième position des albums les plus téléchargés sur iTunes aux États-Unis ; et il n'est en rien l'exception qui confirme la règle. L'album de Taylor Swift, *1989*, qui a *leaké* en

octobre 2014, caracole en tête des *charts* mondiaux. Mais dans le concret, et à des échelles plus modestes, le ton est moins enthousiaste. C'est l'avis de Gabriel Korda de *Believe Recording* qui énumère les dispositifs mis en œuvre pour contrer le phénomène. « *Pour la promotion, on utilise des CD watermarkés, ou des liens ultra-protégés, surtout quand la promotion n'est pas énorme. C'était pourtant le cas pour Vulnicura de Björk* ». Cette artiste de renom a dû bouleverser toute sa stratégie marketing et son calendrier, alors que son dernier album, initialement prévu pour la fin mars, a *leaké* dès le 20 janvier. Au dernier moment, elle a dû changer de distributeur, le premier ne voulant plus l'assurer sous les mêmes conditions financières. Dans cet univers fait de buzz et de compétition, le risque est aussi très prosaïquement d'être *has-been*. Et un CD *leaké* vient sans promotion, marketing ou jaquette pour expliquer la démarche. Des éléments qui consolident l'intégrité artistique de l'œuvre et dont l'absence peut nuire à la réception.

J. FERNANDEZ

UN CHAMPION QUI EN VEUT PLUS

De Carbon-Blanc à Toulouse en passant par Barcelone, le capitaine de l'Équipe de France a connu une carrière fantastique, marquée par des récompenses à n'en plus finir. Sacré champion du monde pour la cinquième fois au Qatar, en janvier, il est le plus grand buteur de l'histoire du handball français et le plus titré avec Thierry Omeyer. Portrait de cet insatiable compétiteur.

Emilien Gomez

Loin d'être rassasié, Jérôme Fernandez a profité du dernier titre glané à Doha comme il l'a fait pour les nombreux autres. Avec même encore plus de plaisir : « Lors de notre match de Coupe à Pau (victoire de Toulouse 27-34), les gens sont restés pour avoir des autographes. C'est toujours un plaisir pour moi, affirme celui que l'on surnomme « Fernand ». C'est quelque chose qui va s'arrêter bientôt, donc je savoure. Depuis les JO de Londres, je fonctionne en bonus. Tout ce qui m'arrive depuis deux ans et demi, je ne pensais pas que cela pourrait arriver. »

PRÉDESTINÉ

Né dans une famille de « bons handballeurs », le Cenonais était fait pour réussir. « Il était prédestiné. Il est tombé dedans tout petit grâce à ses parents qui jouaient à Carbon-Blanc, affirme André Goyheneix, son premier entraîneur au sein du petit club de la rive-droite (1985-1993). Il suivait ses parents. Ils étaient un certain nombre de gamins à jouer au bord du terrain, ils n'arrêtaient pas tant qu'il y avait de la lumière. On s'est très vite aperçu de ses aptitudes. Il était au-dessus, un grand gabarit tirant très fort. Et rapidement, sa génération s'est mise à gagner des titres. »

Doté de capacités physiques « exceptionnelles », celui qui mesure aujourd'hui 1m99 était surtout animé d'une rage de vaincre innée. « Il avait un environnement familial qui le poussait et le soutenait. Il était un peu friable mentalement, mais il voulait déjà tout gagner. Comme il était d'origine espagnole, il voulait jouer à Barcelone. Il disait aussi qu'il jouerait en Équipe de France, se souvient un Goyheneix rieur. Quand on lui disait qu'il avait été mauvais, il répondait : « Je m'en fiche, j'irai en Équipe de France ». De tous les joueurs



Crédit photo : Steindy

que j'avais, c'était le seul à se projeter. Aujourd'hui, il a joué à Barcelone, Kiel, Ciudad Real et en Équipe de France. »

UN HOMME DE VALEURS

Barré aux Girondins par une génération de grande qualité, Fernandez a lancé sa carrière exemplaire aux Spacer's Toulouse, grâce à Claude Onesta qui lui a donné sa chance le premier. Cette rencontre a été cruciale pour la suite de sa carrière. Lorsqu'au Mondial qatarien le sélectionneur déclare qu'il comptera moins sur son poulain et qu'il serait « criminel de maintenir un joueur de 37 ans sur le terrain », « Fernand », qui était pourtant en pleine possession de ses moyens, fait profil bas.

« Comme son père, c'est une pâte d'homme, explique Christian Malichecq, le président du Girondins de Bordeaux Bastide Handball. Sur ce qui s'est passé, il aurait pu remuer ciel et terre. Lui est resté humble. Onesta est celui qui l'a lancé, et Jérôme est quelqu'un de fidèle, qui n'oublie pas d'où il vient. Je crois que leurs relations sont toujours très bonnes. » Malgré les titres et son aura dans un sport devenu majeur en France, le Cenonais a su garder les pieds sur terre, pour faire du relationnel un ciment du groupe France : « Jérôme a

une grande capacité d'adaptation. Si les jeunes s'intègrent si bien en Équipe de France, c'est aussi grâce à lui. Il n'y a jamais eu un clash avec Jérôme. C'est un homme de consensus et de valeurs. »

QUEL AVENIR ?

Dès son retour de Doha, l'arrière du Fénix Toulouse a repris du service, sans transition, par la victoire en Coupe dans le Béarn. « Ca fait du bien de retrouver les gars, même si la situation avec le club est difficile (il n'a pas prolongé son contrat qui s'achève en fin de saison, faute d'avoir trouvé un accord financier) », affirme-t-il. S'il devrait rejoindre Aix-en-Provence en fin de saison, il continuera de tout donner pour son club. Quant à l'Équipe de France, il a d'ores-et-déjà annoncé que c'était son dernier mondial. Ce passionné de golf, qui a toujours milité pour faire de son sport une vitrine, est prêt à partir avec le sentiment du devoir accompli, même s'il n'est pas contre une dernière pige à l'Euro ou aux JO 2016 de Rio : « Le passage de témoin avec la nouvelle génération est fait. Depuis trois ans, le hand français a passé un palier en terme de notoriété, je n'ai pas de pression pour l'avenir. »

Il a le profil pour devenir dirigeant ou ambassadeur de son sport, mais tend plutôt à être entraîneur : « Je veux continuer dans

le hand, être entraîneur. J'ai déjà passé le premier degré. Pour l'instant, je me tourne vers une carrière professionnelle, mais on verra

« LE PASSAGE DE TÉMOIN EST FAIT »

comment ça se passe. J'ai envie d'aller chercher mes limites, dans l'humilité et l'investissement. » Pour Christian Malichecq, Fernandez sera dans la lignée de ce qu'il est en tant que joueur : « un ambitieux qui sait passer un message intelligemment ». 🐾